

MIDRASH TOLDOTH RABBAH

Chapitres 65, 66, 67

Les bénédictions de Yits'haq

Cours novembre 2025 – février 2026

INTRODUCTION

Ce Midrash saisit des versets apparemment insignifiants – « lorsqu'Essav eut quarante ans ; va chercher ton arc et ton carquois, Yits'haq devenu vieux, ses yeux s'affaiblirent » ... - pour les ouvrir, à l'aide d'autres verset des Tehilim ou de Mishlei, et en faire jaillir des significations bouleversantes qui vont jusqu'à changer l'ordre du monde.

C'est toute la question des brakhoth de Yits'haq, devenu vieux, qui vont aller à Ya'aqov alors que Yits'haq imaginait pour le klal Israël une direction « bicéphale », spirituelle et matérielle relevant de ses deux fils jumeaux.

Mais Rivqah, par prophétie, a vu les choses autrement tandis que les yeux d'Yits'haq s'affaiblissaient au point que la situation atteint son point le plus dramatique « cette voix est celle de Ya'aqov ; les mains sont celle d'Essav ... »

Yitz'haq ne s'effondre pas devant ce qui s'est passé ; il reprend sa place dans le dessein qui se dévoile et valide le déplacement de ses brakhoth.

Le futur du monde est bouleversé. 'Essav ne jouera pas le rôle qu'il aurait pu jouer « si » ... Tout un pan du projet divin, de la conduite du monde par HaShem, se dévoile. Un autre cheminement de la descendance de Ya'aqov, des Bnei Israël, se dessine dès lors, passant par les épreuves et les galouyoth dans un monde hostile. Le long chemin d'Israël sera fait d'une succession d'échecs, de recommencements, de destructions et de nouveaux départs.

RESUME DES COURS

« lorsque 'Essav eut 40 ans »

Le porc sauvage, figure de 'Essav

Le passouq de Tehilim sur le 'hazir (porc) de la forêt nomme la nature profonde de 'Essav. Le porc montre un signe de kashrouth (conformité rituelle) et cache celui qui lui manque ; il donne une apparence de droiture et vit de tromperie. 'Essav suit ce modèle : il affiche la piété filiale, cherche à paraître conforme à l'attente de son père, et poursuit en réalité son propre intérêt.

Le mariage à quarante ans, imitation sans intériorité

Le chiffre de quarante ans marque une imitation extérieure d'Yitz'haq. 'Essav se marie à l'âge où son père s'était marié, parce qu'il veut lui ressembler dans le geste visible. Il cherche à rester bien placé auprès de lui, surtout pour recevoir les berakhoth (bénédictions). La volonté d'hériter de la bénédiction existe sans adhésion aux valeurs qui la portent.

Les unions se font selon une parenté profonde

Le thème du shidoukh (appariement) est introduit pour montrer que les rapprochements suivent une logique intérieure. HaShem conduit les êtres l'un vers l'autre, même dans les situations les plus difficiles. Cette règle vaut aussi dans un registre sombre : des êtres de même nature se rejoignent.

L'amertume dans la maison d'Yitz'haq

Les femmes d'Essav introduisent dans la maison une présence idolâtre qui atteint Yitz'haq plus fortement encore que Rivqah. Plusieurs raisons sont données. Yitz'haq, formé dans une maison de qedousah (sainteté), est plus sensible à cette souillure. Rivqah, elle, savait déjà ce qu'était 'Essav et s'attendait à voir paraître chez lui ce genre de conduite. Elle portait aussi une connaissance reçue par nevouah (prophétie) qu'elle ne pouvait pas transmettre librement.

Pourquoi Yitz'haq n'a pas vu 'Essav comme il était

En accueillant ce qu'Essav lui apportait à manger, Yitz'haq est considéré comme ayant accepté un sho'had (pot-de-vin). Le service filial d'Essav, exemplaire dans sa forme, créait une dépendance du regard. Les yeux du juge se ferment lorsqu'il reçoit. Ici, même ce qui entrait dans la mitzvah de kiboud av (respect du père) pouvait produire un aveuglement, parce qu'Essav y mettait tout un art de séduire.

Mais il semblerait toutefois que Yitz'haq savait beaucoup de choses sur 'Essav. Il espérait encore une construction commune avec Ya'aqov. Les deux frères, jumeaux, pouvaient former une suite à deux têtes : Ya'aqov pour la Torah, 'Essav pour la puissance d'action, l'intendance, la présence dans le monde. Yitz'haq aurait voulu soutenir 'Essav pour l'amener à sa place. Rivqah savait que cette voie n'aboutirait pas.

La cécité d'Yitz'haq et le passage des berakthoth

La cécité reçoit plusieurs explications, mais elles convergent vers la possibilité du passage des berakthoth à Ya'aqov. Si Yitz'haq avait vu, Ya'aqov n'aurait jamais pu entrer à la place d'Essav. L'aveuglement ouvre donc dans l'histoire une brèche par laquelle la bénédiction arrive là où elle doit arriver.

Cette nécessité est d'autant plus forte que la berakhah destinée d'abord par Yitz'haq concernait l'abondance matérielle. Dans son projet, 'Essav pouvait porter cette dimension. Mais Rivqah savait qu'en laissant cette berakhah entre ses mains, l'existence même de Ya'aqov serait menacée. Plus tard, Yitz'haq donnera aussi à Ya'aqov la berakhah d'Avraham. Ya'aqov recevra ainsi les deux.

« Ses yeux s'affaiblirent (trop faibles) pour voir », la souffrance de Yitz'haq

La cécité de Yitz'haq est posée sous l'angle de sa finalité. Tout ce que HaShem fait pour le Klal Israël (la collectivité d'Israël) est *bishvileinou* (pour nous). La souffrance de Yitz'haq entre donc dans un dessein qui dépasse sa personne : sans cette cécité, Ya'aqov n'aurait pas reçu les berakthoth (bénédictions). Il fallait que la bénédiction parvienne à Ya'aqov, et ce chemin a comporté une douleur réelle pour Yitz'haq et une épreuve morale pour Ya'aqov, contraint de tromper son père à contrecœur. Le mal apparaît ainsi comme une composante du chemin du monde : il blesse, il scandalise, et pourtant il est inclus dans une hanhagah (conduite, mode de gouvernement) orientée vers le bien du Klal Israël.

Le mal comme possibilité inscrite dans le monde

Le mal est rattaché à la possibilité donnée à l'homme de vouloir la toute-puissance. Le Na'hash a trouvé chez 'Havah une faille déjà présente : l'attrait de devenir "comme Dieu". Cette racine du mal se trouve dans l'orgueil, dans la volonté de prendre la place de HaShem. HaShem a créé la possibilité du mal, et cette possibilité fait partie du fonctionnement du monde. Le monde n'est pas un chemin lisse ; il comporte des aspérités, des passages difficiles, des épreuves qui appartiennent à sa structure même. Dans cette logique, des événements terribles peuvent entrer dans un projet plus large qui conduit malgré tout vers un bien collectif, même lorsque ceux qui les subissent portent une souffrance immense.

Le projet de Yitz'haq pour 'Essav et Ya'aqov

Yitz'haq avait un projet pour ses deux fils. Il ne les voyait pas comme appelés à accomplir la même tâche. Ya'aqov devait porter un versant, 'Essav un autre. Yitz'haq savait qui était 'Essav, mais il pensait qu'en le soutenant, en l'accompagnant, il pourrait encore devenir ce qu'il devait être. Il espérait une construction à deux pôles, avec une répartition des rôles au service d'Israël. 'Essav avait des qualités réelles ; sa tête était bonne, même si son corps n'obéissait pas à cette tête. Le projet de Yitz'haq consistait à ne pas abandonner un fils encore inachevé, à le conduire jusqu'au moment où il deviendrait capable d'assumer sa fonction.

Rivqah savait que ce chemin ne pouvait pas aboutir. Elle ne pouvait pas l'énoncer ouvertement et a dû agir indirectement. Le passage des berakthoth à Ya'aqov marque le fait que le projet divin ne passait pas par la voie imaginée par Yitz'haq. La bénédiction devait aller à Ya'aqov, même si cela a exigé la ruse, la souffrance et une fracture dans la maison.

Yitz'haq reconnaît ensuite la direction voulue par HaShem

Lorsque 'Essav revient et que Yitz'haq comprend qu'il a été trompé, il ne retire pas la bénédiction. Il dit : *gam baroukh yihyé* (lui aussi sera béni). Par là, il reconnaît que la berakhah est allée à celui qui devait la recevoir. Il comprend que HaShem a conduit les choses ainsi malgré toutes ses précautions. La tromperie demeure, mais Yitz'haq y discerne désormais l'accomplissement d'une volonté supérieure.

La suite confirme cette répartition. La berakhah matérielle, liée à l'intendance, appartenait dans son esprit à celui qui devait assurer le soutien concret. La Birkath Avraham (bénédiction d'Avraham), elle, sera donnée plus tard à Ya'aqov. Yitz'haq ne s'effondre donc pas devant ce qui s'est passé ; il reprend sa place dans le dessein qui se dévoile et valide le déplacement des berakthoth.

Le chemin d'Israël passe par l'épreuve et la galouth

La galouth (exil) appartient au développement d'Israël dans un monde hostile. Certaines dimensions ne se construisent que dans l'adversité. Il existe dans l'histoire d'Israël une succession d'échecs, de recommencements, de destructions et de relances : du Maboul (déluge) à Babel, de Mitsrayim aux destructions des Batei Miqdash (Temples), puis aux galouyoth (exils) successives. Chaque fois, une forme du monde échoue, puis une nouvelle étape s'ouvre. La galouth apparaît comme une manière de sauver ce qui peut encore l'être, comme une limite avant la perte totale.

L'histoire s'oriente par des détours que les Avoth traversent de l'intérieur

Ya'aqov lui-même rencontre chez Lavan un retournement du même ordre. Il croyait construire avec Ra'hel, et il découvre au matin qu'il s'agit de Léah. Là encore, il aurait pu annuler, refuser, défaire. Il accepte finalement que l'histoire prenne une autre

forme que celle qu'il avait projetée. Comme son père avant lui, il comprend que ce qui arrive l'oblige à reconnaître un chemin voulu par HaShem à travers la confusion, la ruse et la douleur.

Une humanité transformée par les demandes des avoth

Avraham, Yitz'haq, Ya'aqov et 'Hizqiyahou introduisent chacun une forme nouvelle dans l'existence humaine. Avraham demande la vieillesse pour que le père soit reconnaissable et reçoive son kavod (honneur). Yitz'haq demande les yissourim (souffrances), afin que l'homme acquitte déjà dans ce monde une part de ce que la midath ha-Din (mesure de justice) réclamerait autrement dans le monde à venir. Ya'aqov demande la maladie pour que l'homme puisse se préparer à mourir. 'Hizqiyahou demande la répétition de la maladie pour conduire à une teshouvah (retour, repentir) plus profonde.

La responsabilité humaine s'arrête aux mitsvoth

'Hizqiyahou refuse d'avoir des enfants parce qu'il sait qu'ils seront idolâtres. Il se vit responsable de ce que deviendra le monde. Yeshayahou lui répond que cela ne le regarde pas : l'homme accomplit la mitzvah (commandement), et HaShem prend en charge les conséquences. 'Hizqiyahou avait raison sur le résultat, puisque son fils devint un immense idolâtre, mais cette justesse ne change rien à la faute du raisonnement.

Le même mécanisme apparaît chez Aharon. Il pense qu'en s'opposant au peuple il risque d'être tué, et qu'alors le klal Yisra'el (collectivité d'Israël) sera voué à la destruction. Il préfère donc laisser place à une très grande 'averah (faute) plutôt qu'à une catastrophe totale. Là encore, le raisonnement porte sur la survie du monde, alors que l'homme n'a pas à gérer les affaires de HaShem. Il a des mitsvoth (commandements), et il doit agir selon elles.

Le taureau de Yossef et la dérive idolâtre

Le veau d'or et les taureaux de Yerov'am obéissent à une logique commune. Les Bnei Israël (enfants d'Israël) cherchent un remplaçant à Moshé. Aharon fait sortir un taureau, figure liée à Yossef. Yossef est celui qui a fait descendre Israël en Égypte, et cette descente a rendu possible la sortie d'Égypte. Il existe donc un lien réel entre Yossef et la délivrance.

La cécité de Yitz'haq comme limite de la responsabilité

La cécité de Yitz'haq reçoit plusieurs sens : Yitz'haq ne voit pas qui est réellement 'Essav. HaShem l'empêche alors de sortir, pour qu'on ne dise pas de lui qu'il est le père du scélérat. A'hiya ha-Shiloni, maître de Yerov'am, finit lui aussi sans voir. Le père du rasha' (méchant) et le maître du rasha' portent aux yeux des hommes la responsabilité de celui qu'ils ont formé.

La cécité de Yitz'haq comme trace de la 'Aqedah

Une autre série d'explications rattache la cécité de Yitz'haq à la 'Aqedah (ligature). Les larmes des anges tombent dans ses yeux au moment où Avraham le lie sur le Mizbea'h (autel), et cette vision laisse en lui une blessure qui aboutit plus tard à l'aveuglement. Une autre explication dit qu'il a vu la Shekhinah (présence divine) au-dessus du Mizbea'h. Voir ce qu'il n'est pas permis de voir devait entraîner la mort ; HaShem lui ferme donc les yeux au lieu de le laisser mourir, pour ne pas anéantir Avraham.

Yitz'haq devient alors un autre homme, comme quelqu'un qui serait déjà passé par la mort. Sa survie maintient l'avenir d'Avraham. Sans Yitz'haq, il n'y a plus de descendance, plus de suite possible au projet porté depuis Avraham.

'Essav, la grandeur imaginaire et l'aveuglement paternel

Aux yeux de Yitz'haq et même de Rivqah, 'Essav paraît gadol, grand. Aux yeux de HaShem, il est qatan, petit. L'écart entre la grandeur perçue et la petitesse réelle prolonge le thème de la cécité : on peut donner le nom de grandeur à ce qui n'en a que l'apparence.

Puis Yitz'haq lui dit : mon fils. Le lien filial demeure prononcé jusque dans l'aveuglement. Dire mon fils, c'est encore le tenir pour son continueur. Or le cœur de 'Essav est rempli de to'evoth (abominations). La cécité de Yitz'haq le rend incapable de voir ce qu'est devenu celui qu'il continue d'appeler son fils.

Le futur qu'Yitz'haq cherche à mettre en place

Yitz'haq dit être vieux et ne pas savoir quand il va mourir parce qu'il se situe dans les cinq années qui précèdent l'âge où sa mère Sarah est morte. Cette proximité de la mort l'amène à préparer la transmission. Ce qu'il cherche alors à établir concerne l'après lui, la manière dont la génération suivante portera son héritage.

Dans cette perspective, les berakhoth sont liées à un projet où Ya'aqov et 'Essav auraient pu travailler ensemble. 'Essav devait porter la parnassah (subsistance) matérielle, au service d'un ensemble commun. Les berakhoth adressées à 'Essav s'inscrivent dans cette pensée d'une continuité à deux versants, où les deux frères participeraient ensemble à la construction d'Israël.

Les berakhoth restent suspendues à la dignité réelle

Le mot *thelyekha*, ton carquois, est rapproché de talouy, suspendu, dépendant. Les berakhoth demeurent donc en suspens : elles vont à celui qui en est digne. Dans les paroles mêmes de Yitz'haq, il subsiste ainsi une indétermination sur leur destination finale.

‘Essav pouvait encore entrer dans le projet

Rivqah sait par prophétie qu’‘Essav n’acceptera pas, mais cela ne veut pas dire qu’il en était incapable. Il avait besoin d’un appui. La critique adressée à Ya’aqov lorsqu’il cache Dinah va dans ce sens : si Dinah avait épousé ‘Essav, elle aurait pu l’amener à la techouvah (retour, repentance), et ‘Essav aurait alors atteint une grandeur immense.

Dans l’esprit de Yitz’haq, deux voies restent ouvertes : une collaboration entre les deux frères, ou une séparation où Ya’aqov porterait seul la suite d’Avraham et de Yitz’haq. La décision se fixe lorsque l’intervention de Rivqah révèle que la voie commune ne se réalisera pas.

Les quatre galouyoth remplacent la place qu’‘Essav n’a pas prise

Les termes de l’ordre donné à ‘Essav sont lus comme une allusion aux ‘arba galouyoth (quatre exils) : Bavel, Paras ou-Madai, Yavan et Edom. Yitz’haq inscrit déjà dans son geste l’avenir d’Israël. Si ‘Essav n’entre pas dans la construction intérieure du peuple, une autre forme de travail devra prendre sa place.

Les galouyoth remplissent alors la fonction qu’aurait remplie ‘Essav s’il avait été intégré au projet. Par la galouth (exil), Israël récupère les étincelles dispersées parmi les nations, à travers les gerim (convertis). Ce que la collaboration avec ‘Essav aurait pu faire venir de l’intérieur devra être obtenu par le passage à travers les empires et les peuples.

Chaque exil porte une dimension propre : Bavel incarne la puissance destructrice, Paras ou-Madai la volonté d’anéantissement, Yavan la guerre contre la Torah, et Edom recueille le reste du travail au milieu des nations. Ainsi se paie l’absence d’‘Essav dans la transmission.

Le prix à payer pour que le klal Yisraël porte l’humanité

Le klal Yisraël (communauté d’Israël) porte une tâche qui concerne l’humanité entière. Le projet confié à Avraham reprend un travail que l’humanité n’a pas su accomplir depuis Adam ha-Rishon, puis après Noa’h. Il faut donc que l’humanité participe à cette œuvre.

Si ‘Essav avait pris sa place, cette participation aurait existé au cœur même de la descendance d’Yitz’haq. Puisqu’il se sépare, cette participation passe par les galouyoth, par la rencontre avec les peuples et par les gerim. Sans cela, Israël ne pourrait pas porter le monde entier dans son travail. C’est aussi dans ce sens que la sortie d’Égypte ne pouvait pas supprimer les exils à venir : ils appartiennent au prix même de l’existence d’Israël et de sa mission.

La galouth, les étincelles et les gerim

La galouth met Israël en contact avec les oumoth ha-'olam (nations du monde) afin que des étincelles dispersées puissent revenir. Les Bnei Israël ne peuvent pas aller les chercher directement dans les cultures des peuples sans en être abîmés. Ceux qui naissent dans ces cultures peuvent y résister, en extraire ce qu'elles portent, puis rejoindre Israël comme gerim (convertis). Ils ramènent alors avec eux ces étincelles.

C'est pour cela que la galouth expose les peuples à la Torah et suscite quelques conversions. La sortie d'Égypte en donne déjà un modèle : va-yenatzlou eth Mitsrayim (ils dépouillèrent l'Égypte) marque l'extraction de tout ce qu'il y avait à en retirer. Une fois les étincelles sorties, il n'y a plus rien à aller chercher là-bas. Ce rôle, 'Essav aurait dû l'assumer d'une manière directe. Il commence en apportant la nourriture demandée, mais il ne va pas jusqu'au bout. S'il recevait les berakhoth, il les prendrait pour lui seul. Ya'aqov, lui, les reçoit pour une histoire où d'autres en profiteront aussi à travers la galouth.

Rivqah construit un Ya'aqov capable de recevoir la berakhah

Rivqah intervient par nevouah (prophétie) et prépare Ya'aqov à recevoir ce qui lui revient. Les deux chevreaux qu'elle lui fait prendre servent à préparer le repas attendu par Yitz'haq, mais ils renvoient également aux deux boucs de Yom Kippour (Jour du Grand Pardon) : l'un pour le qorban (offrande), l'autre pour l'envoi au loin. Dans ces chevreaux se trouvent déjà ensemble la berakhah et la kapparah (expiation).

Ya'aqov ne reçoit donc pas seulement une bénédiction venue d'en haut ; il y participe lui-même. Ce qu'apporte le fils permet au père de donner. La berakhah passe par une implication de celui qui la reçoit. C'est la même logique que dans la teshouvah (retour, repentir) : l'homme peut revenir sur ce qu'il a fait, transformer son acte, rouvrir l'avenir. La teshouvah a été créée avant le monde pour qu'aucun acte ne soit absolument fermé.

Ya'aqov, 'Essav et la possibilité d'expiation

Lorsque Ya'aqov dit que 'Essav est sa'ir (velu) et que lui-même est 'halaq (lisse), le Midrash entend bien davantage qu'une différence physique. 'Essav appartient à un registre du mal, tandis que Ya'aqov est le 'heleq (part) de HaShem. Être le 'heleq de HaShem, c'est vivre dans un monde où l'avenir reste ouvert, où il existe une possibilité d'effacement et de recommencement.

TOLDOTH RABBAH 65

Midrash Rabbah 65, 1-4 sur le verset de Bereshith 26, 34, dans la parashah Toldoth : « *lorsque 'Essav eut quarante ans* ».

Nous ouvrons cette étude sur les bénédictions de Yits'haq avec l'histoire de 'Essav, qui débute avec le verset de Bereshith 26, 34, dans la parashah Toldoth : « *lorsque 'Essav eut quarante ans* ». Ce verset en lui-même semble assez insignifiant, mais ici, comme souvent, le Midrash va mettre le verset en relation avec un autre passouq (verset) pour en faire jaillir des dimensions inédites. Le plus fréquemment, le Midrash prend un verset de Mishlei (Proverbes) ou de Tehilim (Psaumes). En l'occurrence, ce Midrash prend un passouq du chapitre 80 de Tehilim : « *yekharsemennah 'hazir mi-ya'ar, ve-ziz sadaï yir'ennah, - le sanglier de la forêt la ronge, et les bêtes des champs en font leur pâture* » (Tehilim 80, 14 ; Bereshith Rabbah 65, 1).

Dans ce chapitre 80 de Tehilim, des versets 9 à 20, il est question de l'angoisse d'un troisième exil. Cet exil éventuel est comparé à la gloire de la sortie d'Égypte.

Pourquoi le verset s'exprime-t-il ainsi ? Le Sforno, l'un des mefarshim (commentateurs) de la Torah, un Rishon et médecin italien qui a donné un peroush (commentaire) très important de la Torah, ainsi que Rav Shimshon Refaël Hirsch, au XIXe siècle en Allemagne, disent la même chose : l'existence d'Israël n'a de sens que si les Juifs assument leur responsabilité par rapport à HaShem ; sinon, la survie du peuple n'a pas vraiment de sens ni de raison (Sforno sur Tehilim 80, 15 ; Rav Hirsch sur Tehilim 80, 15).

Le verbe ici traduit par « ronger » a pour racine k-r-s-m. C'est une racine qui n'existe nulle part ailleurs dans le Tanakh qu'ici. Il y a une Mishnah où l'on utilise cette racine, et Rashi l'explique à propos d'insectes qui cassent les tiges du blé (Peah 2, 7 ; Rashi sur Tehilim 80, 14). On parle donc ici d'un sanglier, d'un porc sauvage, qui détruit tout sur son passage. Il y a ainsi cette idée de casser les tiges, les épis de blé, et ainsi de suite.

Dans ce verset, il y a une particularité. Il est écrit : yekharsemennah 'hazir, c'est-à-dire « il la ronge, le 'hazir (porc) », mi-ya'ar, « de la forêt ». Or forêt, en hébreu, s'écrit yod, 'ayin, resh : ya'ar. Le 'ayin de ya'ar n'est pas sur la ligne ; il est décalé vers le haut. Ce décalage permet éventuellement de lire non pas ya'ar, mais seulement yar, qui peut se lire yeor, c'est-à-dire « rivière ». Ce mot yeor désigne la rivière d'Égypte, c'est-à-dire le Nil.

Rashi commente : si Israël est vertueux, ses ennemis sont comme des bêtes sauvages, mais des bêtes qui sont dans la rivière. Elles sont dans la rivière et ne peuvent pas monter sur la terre. Israël a donc de très gros ennemis, mais ceux-ci ne peuvent pas l'atteindre tant qu'il reste sur la terre, c'est-à-dire tant qu'il se conduit bien. Si, au contraire, il essaie d'entrer dans la rivière, c'est-à-dire s'il se conduit moins bien, alors il a affaire à des ennemis terribles. S'il ne se conduit pas bien, il aura affaire au porc sauvage, au sanglier. On comprend ainsi pourquoi le Midrash amène ce passouq du porc sauvage alors qu'on est sur un verset qui parle de 'Essav. Le Midrash identifie le porc sauvage à 'Essav, à Edom, à Rome. Le 'ayin de ya'ar est l'initiale de 'Essav, qui s'écrit 'ayin, sin, vav (Rashi sur Tehilim 80, 14 ; Bereshith Rabbah 65, 1).

Le porc sauvage, comme plus généralement le porc dans la tradition, représente l'hypocrisie, la trahison. La raison en est que, lorsqu'il s'ébroue, il présente ses pattes et semble dire : regardez, je suis kasher (autorisé à la consommation), j'ai le sabot fendu. Il ne dit pas qu'il lui manque le deuxième signe, celui de ruminer. Cela signifie que l'apparence qu'il montre donne des signes indiquant qu'il est kasher, alors qu'il ne l'est pas. C'est ainsi que 'Essav aura une façade d'intégrité, de piété à l'égard de son père, alors qu'en réalité, c'est un roublard qui trompe tout le monde, y compris son père.

La Guemara de Qiddoushin dit que la lettre 'ayin qui, dans le mot ya'ar, est écrite au-dessus de la ligne, marque le milieu exact du Sefer Tehilim (Qiddoushin 30a). Or cette lettre est aussi l'initiale de 'Essav. Le Midrash comprend alors que ce passouq du « porc sauvage de la forêt » ne parle pas seulement d'un animal, mais des forces représentées par 'Essav, Edom et Rome. Le Sefer Tehilim dévoile et combat ces forces du mal, en décrivant la manière dont elles s'attaquent aux hommes, en particulier à David ha-Melekh.

Le Midrash ajoute alors que deux figures ont particulièrement révélé la véritable nature de cette force : Moshé Rabbénou et Assaf. Assaf l'a fait à travers ce passouq des Tehilim qui compare Edom au porc sauvage, tandis que Moshé Rabbénou l'a fait dans la Torah lorsqu'il a désigné le porc comme tamé (impur) et interdit à la consommation (Vayiqra 11, 7 ; Bereshith Rabbah 65, 1).

Le porc a bien les sabots fendus, mais il ne rumine pas ; on doit le considérer comme tamé, c'est-à-dire, dans ce contexte, interdit à la consommation. C'est pourquoi l'Empire romain est comparé au porc : selon 'Hazzal (les Sages), cet empire est hypocrite ; il pille, il vole, et il se présente pourtant comme la tribune du droit, du droit romain (Bereshith Rabbah 65, 1).

C'est précisément à propos du moment où 'Essav a quarante ans que le Midrash dit ceci : jusqu'à l'âge de quarante ans, 'Essav poursuivait les femmes des autres et les déshonorait. Lorsqu'il arriva à quarante ans, il voulut ressembler à son père en faisant

comme lui, c'est-à-dire en se mariant lui aussi à quarante ans. C'est le sens de l'indication selon laquelle « il eut quarante ans » (Bereshith 26, 34 ; Bereshith Rabbah 65, 1). Entre-temps, il avait déjà épousé deux Cananéennes, qui causèrent beaucoup de peine à Yits'haq et à Rivqah, comme Rashi le dira, mais cela ne le dérangeait pas (Bereshith 26, 35 ; Rashi sur Bereshith 26, 35). À présent, puisqu'il a compris que son père envoie Ya'aqov prendre pour épouse une non-Cananéenne, en l'envoyant chez Lavan, il voit que cela est important aux yeux de son père. 'Essav, lui aussi, au lieu de prendre une Cananéenne, va chez Yishma'el et épouse une de ses filles, la fameuse Ma'halath bat Yishma'el ben Avraham (Bereshith 28, 9). Mais il ne divorce nullement de ses Cananéennes : il la prend en plus. On voit ainsi qu'il n'est pas sensible à la peine qu'il cause à ses parents. Il pense seulement qu'il est important d'être en bons termes avec son père, car il veut ses berakhoth (bénédictions), sans pour autant vouloir les valeurs de son père.

Le Midrash souligne le fait que la Torah écrit : *ishah*, « femme », Yehoudith bat Be'eri ha-'Hitti et Bosmath bat Elon ha-'Hitti. Il avait pris ces deux femmes hittites ; les Hittites font partie des Cananéens (Bereshith 26, 34). À ce sujet, Rabbi Yehoudah ouvre la discussion et cite lui aussi un passouq de Tehilim 68, celui qu'on lit à Shavou'oth. Au verset 7, il est dit : « *Eloqim moshiv ye'hidim baytah, - HaShem fait habiter les solitaires dans une maison* » (Tehilim 68, 7 ; Bereshith Rabbah 65, 2). HaShem donne une demeure à ceux qui sont seuls, à ceux qui ne sont pas mariés ; il fait sortir les prisonniers dans leurs entraves. Mais les rebelles habitent l'aridité : telle est la fin du verset. Autrement dit, HaShem s'occupe de faire en sorte que des gens solitaires se rencontrent pour former une demeure, pour former une maison.

Qui sont donc ces solitaires dont il est ici question en particulier ? Le Midrash dit que, même si l'un se trouve à l'extrémité du monde et l'autre à l'extrémité du monde, le Maître du monde les fait se déplacer jusqu'à ce qu'ils se rencontrent. C'est la raison pour laquelle Rabbi Yehoudah applique le verset *Eloqim moshiv ye'hidim baytah*. HaShem a le souci que, même dans le cas des mamzerim, une rencontre puisse avoir lieu (Bereshith Rabbah 65, 2).

Un mamzer est un enfant né d'un rapport interdit passible de kareth (retranchement), c'est-à-dire relevant de la liste des interdits qui se trouve dans A'harei Moth et dans Qedoshim, dans le livre de Vayiqra (Vayiqra 18 ; Vayiqra 20). Cela peut aussi être le résultat d'un adultère : une femme mariée qui a un rapport avec un autre homme que son mari ; l'enfant est alors un mamzer.

Un mamzer ne peut pas épouser une Juive née juive ; il peut se marier essentiellement avec une autre mamzereth, soit éventuellement avec une guiyoreth (convertie) (Devarim 23, 3 ; Qiddoushin 69a). On voit ici que HaShem a même le souci de faire en sorte que ceux qui ont énormément de difficultés à se marier à cause des lois de la Torah puissent malgré tout se rencontrer.

Comme il est écrit dans Devarim : tu banniras ces peuples, les 'Hittites, les Emorites, les Cananéens... (Devarim 7, 1-2). Le Midrash dit : quel est ce shidoukh (appariement) !? 'Essav s'est marié avec une 'Hittite ! Que vienne celui dont le nom doit être effacé...

Dans Mishlei, il est dit : « *zekher tsaddiq li-vrakhah, - la mémoire du juste est une bénédiction* » (Mishlei 10, 7). C'est un passouq qu'on cite lorsqu'on mentionne quelqu'un de bien qui est niftar (décédé). Mais le verset continue : « *ve-shem resha'im yirqav, - et le nom des méchants pourrira* ». Ici, il s'agit de 'Essav, qui est un rasha' ; que vienne donc celui dont le nom doit être effacé et qu'il épouse celle dont le nom doit l'être aussi, puisque le passouq dit qu'il faut faire disparaître les 'Hittites : elle aussi est une 'Hittite. Il y a donc ici un shidoukh : on voit que HaQadosh Baroukh Hou s'occupe des gens pour leur trouver des shidoukhim qui leur conviennent, mais qu'il existe néanmoins des shidoukhim qui ne plaisent pas du tout à HaShem (Bereshith Rabbah 65, 2).

Ils vont ensemble, parce qu'ils ont en commun d'être tous deux de ceux dont le nom doit être effacé. Il y a donc une logique à rapprocher ceux qui se correspondent : c'est quelque chose qui appartient à l'ordre même de la nature. Le Midrash en apporte un exemple.

Il rapporte que Rav 'Hiya ha-Gadol, Rav 'Hiya le Grand, fut interrogé au sujet du zarzir d'Erets Israël. Il s'agissait d'un petit oiseau, un étourneau, arrivé en Erets Israël. On l'amena devant Rav 'Hiya et on lui demanda : peut-on le manger ? Il répondit : mettez-le sur le rebord du toit. Il expliqua alors que l'oiseau qui viendrait se poser à côté de lui serait de la même espèce que lui. On pourrait ainsi savoir, à partir d'un oiseau mieux connu, s'il était kasher ou non (Bereshith Rabbah 65, 2).

On ne savait pas répondre, parce qu'il s'agissait d'un oiseau qui n'existait pas alors en Erets Israël. S'il s'était trouvé une espèce plus connue en Erets Israël, dont le statut fût établi, on aurait pu répondre ; en l'état, ce n'était pas possible. Or l'oiseau qui vint se poser près de lui était un corbeau, un corbeau d'Égypte, dit le Midrash. Rav 'Hiya conclut alors que le zarzir était impur, donc interdit, puisqu'il était de la même espèce que le corbeau (Bereshith Rabbah 65, 2).

De même, les Hittites, au sujet desquels il est dit qu'il faut les bannir, vont avec celui dont le nom doit être effacé, 'Essav, afin qu'il épouse celle dont le nom doit l'être également. Ils se sont donc mis ensemble parce qu'ils ont quelque chose en commun : leur nom doit être effacé.

Il est donc question ici, dans le passouq sur les quarante ans de 'Essav, de ce fameux mariage, celui qu'il contracta à l'âge de quarante ans. Mais le texte revient en arrière pour rappeler qu'il avait auparavant épousé d'autres femmes qui ne plaisaient pas du tout à Yits'haq et à Rivqah. Après avoir parlé de ces deux femmes cananéennes qu'Essav avait épousées, le passouq dit qu'elles furent une cause d'amertume pour

Yits'haq et pour Rivqah (Bereshith 26, 35). Il s'agit bien des premières femmes de 'Essav.

Le Midrash formule alors une remarque étonnante : il relève que Yits'haq est cité avant Rivqah. On pourrait objecter qu'il faut bien les citer dans un ordre ou dans un autre, et que la remarque aurait été la même si Rivqah avait été mentionnée avant Yits'haq. Mais le Midrash entend précisément expliquer pourquoi Yits'haq est nommé en premier. C'est parce que Rivqah, étant *bath komarim*, fille de prêtres idolâtres, avait grandi dans une famille d'idolâtres. Elle était donc moins immédiatement écoeurée par l'idolâtrie, moins sensible à cette souillure. Yits'haq, au contraire, avait pour parents Avraham et Sarah, des *qedoshim*, des êtres saints. Il était, lui, très sensible à la souillure de l'idolâtrie. C'est pour cette raison que Yits'haq est cité en premier.

Yits'haq avait donc une sensibilité particulière, parce que, dans sa famille, on n'avait pas l'habitude de voir des idolâtres. Une autre explication est ensuite proposée, toujours pour rendre compte du fait que Yits'haq est mentionné avant Rivqah. C'est peut-être l'explication la plus simple.

Pourquoi Rivqah n'a-t-elle pas réagi aussi fortement que Yits'haq ? Parce qu'elle, elle savait. Elle savait qui était 'Essav. Indépendamment de ce qui a été dit plus précisément à son sujet, Rivqah était allée consulter HaShem, et il lui avait été répondu : « *shnei goyim be-vitnekh - deux nations sont dans ton ventre* » ; Bereshith 25, 23). Ensuite, on lui avait expliqué qu'il y avait le grand et le petit, etc. Elle savait donc qu'Essav était capable de faire des choses qui ne convenaient pas. Si elle a moins réagi, c'est parce qu'elle s'y attendait. Mais Yits'haq, lui, ne le savait pas. On voit ici que Rivqah ne lui avait pas dit ce qu'elle avait appris en allant consulter Shem et 'Ever, ni ce qu'elle avait compris au sujet de Ya'aqov et de 'Essav.

Il est étrange que, dans ce couple, le premier à être entièrement inscrit dans la sainteté d'Israël — Yits'haq ayant reçu la milah (circoncision) à huit jours —, Rivqah ne lui ait rien dit de ce qu'elle avait appris au sujet de 'Essav.

Lorsqu'elle est allée consulter, le texte dit « *va-telekh li-drosh eth HaShem - elle alla consulter HaShem* » ; Bereshith 25, 22). Puis il est dit que HaShem lui a répondu. Si HaShem lui a parlé, cela signifie qu'elle était prophétesse, car un prophète est, par définition, quelqu'un à qui HaShem parle.

Rivqah était donc prophétesse. Or, la règle générale de la prophétie est la suivante : si HaShem dit à un prophète qu'il doit répéter ce qui lui a été dit, il en a l'obligation, et s'il ne le fait pas, il est passible de mort. En revanche, si HaShem ne lui a pas dit de le répéter, il n'a pas le droit de le répéter, et s'il le fait, il est également passible de mort. Rivqah a donc pu comprendre qu'il s'agissait d'une prophétie qui lui était donnée à elle seule, et c'est pourquoi elle ne l'a dite à personne. La preuve qu'elle ne l'a pas dite se trouve au moment de l'accouchement : le verset dit « *ve-hineh thomim be-vitnah -*

et voici, il y avait des jumeaux dans son ventre ; Bereshith 25, 24). Elle savait déjà. Mais personne d'autre ne le savait. Hineh indique quelque chose d'inattendu. Pour elle, ce n'était pas inattendu, puisqu'on lui avait annoncé qu'elle portait des jumeaux ; pour les autres, en revanche, cela l'était. Cela montre qu'elle ne l'avait pas dit, parce qu'elle ne pouvait pas le dire. Cela explique au moins en partie la situation de manque de communication entre Rivqah et Yits'haq.

Une autre explication est encore proposée. Selon elle, il est d'usage que la femme reste à la maison, tandis que l'homme sort dans la medinah (la cité, l'espace public) pour apprendre auprès des autres hommes. Mais Yits'haq, qui était presque aveugle, a été contraint de rester chez lui. De ce fait, c'est lui qui est devenu plus sensible et plus attentif. Rivqah avait les occupations habituelles d'une femme, tandis que lui n'avait plus les occupations habituelles d'un homme. Il s'est donc trouvé dans une situation où il observait avec plus d'attention des choses qu'il n'était pas censé regarder d'ordinaire. C'est pour cela que c'est lui qui l'a vu.

Il y a encore un autre enseignement sur l'amertume de Yits'haq. Cet enseignement dit qu'elle fut telle que le *Roua'h ha-Qodesh* (l'Esprit saint) quitta Yits'haq. Il explique que l'expression *morath roua'h* (amertume d'esprit ; Bereshith 26, 35) renvoie à l'esprit. Toute l'inspiration prophétique de Yits'haq l'a donc en partie quitté à cause de la présence de l'idolâtrie dans sa propre maison. Cet enseignement montre qu'il ne s'agit pas seulement d'amertume, mais que cela a des conséquences très importantes sur le fonctionnement de la maison.

Le passouq continue : *vayehi ki zaqen Yits'haq va-tikhheinah 'enav me-re'oth - il arriva que Yits'haq devint vieux, et ses yeux s'affaiblirent au point de ne plus voir ; Bereshith 27, 1*). Yits'haq est ainsi devenu presque aveugle. Le Midrash poursuit alors et dit des choses assez effrayantes. Il cite un passouq de Yeshayahou : « *matsdiqei rasha' 'eqev sho'had ve-tsidqath tsadiqim yasirou mimenou -ceux qui justifient le coupable à cause d'un pot-de-vin, et retirent au juste sa justice ; Yeshayahou 5, 23*). Il s'agit de ceux qui sont chargés de juger : à cause d'un pot-de-vin, ils déclarent innocent quelqu'un qui est coupable. Le verset de Yeshayahou dit alors que la justice des justes les abandonnera. Le Midrash lit : la justice des justes, c'est la justice de Moshé ; les abandonnera, cela vise Yits'haq. Pourquoi ? Parce que Yits'haq a considéré 'Essav, qui était coupable, comme innocent ; c'est pour cela que ses yeux se sont affaiblis. Le Midrash considère donc ici, d'une part, que 'Essav est un rasha' (un méchant), et, d'autre part, que la raison pour laquelle Yits'haq ne l'a pas vu est qu'il avait reçu quelque chose comme un pot-de-vin. La question est alors : quel pot-de-vin ?

'Essav apportait à manger à son père. Cela relevait de la mitsvah de *kiboud av* (respect du père), puisqu'il nourrissait son père et sa mère. En quoi cela pouvait-il donc constituer un pot-de-vin ? On pourrait répondre que la mitsvah de *kiboud* consiste bien à donner à manger à ses parents, mais qu'en principe c'est aux frais du parent.

Or, ici, il ne prenait pas d'argent. D'une part, ce qu'il apportait provenait de sa chasse et ne lui coûtait donc rien ; d'autre part, il avait les moyens de nourrir son père. La question est alors de savoir si le problème tient à cela, ou au fait qu'il ne se contentait pas de lui donner à manger, mais lui préparait précisément les plats qu'il aimait. Yits'haq était manifestement sensible à la fraîcheur des produits et au gibier ; 'Essav lui apportait donc du gibier. Il y avait là une sorte de supplément.

Un passouq dans Mishlei dit que celui qui excuse le coupable et celui qui condamne l'innocent sont tous deux également abominables pour HaShem (Mishlei 17, 15). Condamner un innocent est évidemment scandaleux, mais les mishpatim (jugements) enseignent ici que disculper le coupable est tout aussi grave. Dès lors, si l'on considère que Yits'haq a excusé le coupable, 'Essav, c'est comme s'il avait condamné un innocent. Rabbi Yehoshoua' ben Levi dit alors que si Rivqah a agi ainsi, ce n'est pas parce qu'elle préférait Ya'aqov à 'Essav. C'est elle qui a poussé Ya'aqov, qui l'a déguisé et lui a dit de se faire passer pour 'Essav afin de recevoir les berakoth (bénédictions) ; mais elle n'a pas agi par amour pour Ya'aqov, bien qu'il ait été dit auparavant qu'elle le préférait. Elle s'était dit qu'Essav trompait peut-être, mais qu'il n'irait tout de même pas jusqu'à abuser son propre père, un vieillard qui ne voyait pas. Or cela s'est pourtant produit. C'est parce qu'il tenait l'inique pour innocent que ses yeux se sont affaiblis.

Rav Yits'haq dit alors, au sujet du verset : Tu ne prendras pas de sho'had (pot-de-vin), car le sho'had aveugle les yeux des clairvoyants (Shemoth 23, 8), que Yits'haq a, pour ainsi dire, reçu un pot-de-vin de 'Essav. Ce pot-de-vin n'a pas été donné comme tel. On peut éventuellement considérer qu'Essav faisait ce qu'il était tenu de faire : il était, d'une certaine manière, débiteur envers son père, puisqu'il avait la mitsvah de kiboud av. Il entrait donc dans l'obligation qu'ont les enfants de nourrir leur père. Pourtant, cela comportait malgré tout une dimension de pot-de-vin, un pot-de-vin caché, inclus dans ce que 'Essav devait à son père Yits'haq. Le Midrash considère donc clairement qu'avoir accepté la manière dont 'Essav l'a nourri revenait à avoir accepté un pot-de-vin.

C'est une sévérité tout à fait étonnante. L'explication que le Midrash donne ici de cet aveuglement détruit en partie l'une des middoth (qualités) principales d'Israël, à savoir le din (rigueur). Comment la rigueur peut-elle se laisser tromper de cette manière ? Même si l'on ne suit pas entièrement le Midrash lorsqu'il parle d'un quasi-pot-de-vin, on pourrait au moins parler d'un aveuglement psychologique. Comment un homme rigoureux, un prophète, un homme en relation avec HaShem, peut-il se laisser abuser de cette façon ?

D'abord, personne n'aurait été jusqu'à considérer que ce que Yits'haq a reçu constituait un pot-de-vin. On aurait plutôt dit qu'on ne comprend pas très bien pourquoi il aime 'Essav parce que celui-ci lui donne à manger. Plus encore, 'Hagal (les Sages) disent que personne n'a servi son père d'une manière aussi parfaite. Personne

n'a accompli la mitsvah de kiboud av de façon aussi parfaite que 'Essav. On voit donc ici que, dans l'accomplissement d'une mitsvah, on peut distinguer le geste, toute la mise en scène qui l'accompagne, et les intentions, les kavanoth qui s'y trouvent. Lorsque l'on dit que personne n'a jamais autant servi son père, on ne veut pas dire que, dans sa pensée, il était meilleur que tous ceux qui ont servi leur père. Mais le fait est qu'il mettait des vêtements royaux pour servir son père ; il se hâtait, il accourait, et disait qu'il avait apporté à manger : que mon père se lève. Il en faisait donc beaucoup trop ; c'était ainsi qu'il procédait.

On peut entendre les choses un peu différemment. Il y a un point crucial : Yits'haq savait qui était 'Essav ; il avait très bien vu qui il était. Seulement, il a été sensible au fait que Ya'aqov et 'Essav sont des jumeaux. Il s'est donc dit que ceux qui devaient prendre la suite — sa suite à lui, comme lui-même avait pris la suite d'Avraham —, ce devaient être ces deux-là. Puisqu'ils étaient jumeaux, il fallait qu'ils prennent la suite de Yits'haq à deux : une suite bicéphale.

Comme ils avaient des qualités très différentes, il a pu penser que, dans ce duo, Ya'aqov allait étudier et développer la Torah, tandis que 'Essav, beaucoup plus doué pour l'action et homme de terrain, allait d'abord s'occuper de l'intendance, apporter de quoi manger pour les deux, et faire connaître l'enseignement de Ya'aqov. Il a pensé que c'est ainsi que les choses allaient se dérouler.

Même s'il a vu que tout n'était pas parfait chez 'Essav, Yits'haq s'est peut-être dit que, s'il l'encourageait et le soutenait, cela pourrait l'aider, le faire avancer dans le bon chemin. C'est ainsi qu'on pense aujourd'hui dans l'éducation : même lorsqu'un enfant part un peu de travers, il faut le soutenir, il faut l'aider, il ne faut pas le lâcher. C'était peut-être la position de Yits'haq. Le Midrash, lui, décide qu'il s'agit d'un pot-de-vin ; mais peut-être fallait-il accepter qu'en recevant ce que l'autre apporte, on lui montre qu'il est important pour nous. Il lui faisait confiance sur le fait que ce qu'il lui donnait à manger était kasher.

On dit effectivement que 'Essav savait faire la she'hitah (abattage rituel) avec ses flèches. Yits'haq a pensé qu'il fallait tout faire pour aider 'Essav à bien s'en sortir.

Sauf que Rivqah savait que 'Essav n'entrerait jamais dans cette voie. Elle ne pouvait pas le dire à Yits'haq. Probablement, lui aussi le savait, mais il pensait qu'il fallait l'encourager et qu'en l'encourageant, il y avait toutes les chances qu'il s'améliore et qu'on ait réellement cette direction bicéphale issue de Yits'haq.

On a déjà enseigné ici cette notion de « direction bicéphale » à propos du Mashia'h (messie). Lorsque Rabbi 'Aqiva pensait que Bar Kokhba pouvait être le Mashia'h, il pensait que ce serait Bar Kokhba qui porterait la couronne et exercerait la royauté, et qu'il consulterait Rabbi 'Aqiva pour savoir comment se comporter. Dans cette

perspective, même si c'était 'Essav qui portait la couronne, les deux auraient travaillé ensemble, et celui qui produirait la Torah et guiderait 'Essav aurait été Ya'aqov.

Aussi, même sans faire intervenir ce que Rivqah savait, on peut se demander pourquoi 'Essav n'acceptait pas cela. Peut-être cela vient-il du fait que, comme on le sait par la suite, la tête de 'Essav roule dans Me'arath ha-Makhpelah (le Caveau des Patriarches). Cela signifie que, dans sa tête, 'Essav est aussi grand que Ya'aqov ; au niveau de la réflexion, c'est une tête remarquable. Mais il n'est pas à la hauteur dans les actes, parce qu'il ne maîtrise pas du tout son corps ni ses pulsions.

On rapporte ainsi certaines questions qu'il a posées à son père sur le ma'asser (dîme) de la paille. Beaucoup de gens tournent cette question en dérision. Pourquoi faudrait-il que 'Essav pose des questions bêtes ? Au contraire, la question est très intelligente : pourquoi ne pas prélever le ma'asser sur la paille ? C'est grâce à elle qu'on a du blé : si le blé était au ras de terre, il serait mangé par tous les rongeurs et on n'en aurait pas. L'une des raisons pour lesquelles il pousse en hauteur est précisément qu'ils ne puissent pas le manger. En outre, la paille sert aux litières, à fabriquer du fumier, de l'engrais ; son utilité est donc loin d'être négligeable. C'est une forme de richesse. Dans Pirqei Avoth (Maximes des Pères), le tas de fumier était même un signe de richesse. Or, dans le fumier, il y a beaucoup de paille ; il n'y a pas que cela, bien sûr, mais sans la paille, cela ne fonctionnerait pas. Les questions de 'Essav sont loin d'être idiotes ; elles sont même pointues. Il y a là une recherche. On peut même essayer de comprendre la manière dont 'Essav réfléchit si l'on réfléchit aux questions qu'il a posées. Ensuite, il faut expliquer pourquoi la Torah n'a pas tranché comme lui.

Vient ensuite la grande question de savoir si la *berakhah* (bénédiction) est attachée à la *bekhorah* (droit d'aînesse). *Berakhah* et *bekhorah* sont formées des mêmes lettres ; il suffit d'en permuter deux.

Certains disent donc que la *berakhah* est attachée à cette condition, ce qui signifie que Ya'aqov n'a rien volé du tout : puisqu'il avait acheté la *bekhorah*, il était le *bekhor* (aîné), même s'il ne s'appelait pas 'Essav. Son erreur, à mon avis, a été de ne pas avoir dit à son père : si tu veux la donner au *bekhor* en tant que *bekhor*, c'est moi le *bekhor* ; j'ai acheté la *bekhorah*. Il aurait fallu l'expliquer. Peut-être ne voulait-il pas le dire parce que cela impliquait de dire du *lashon hara'* (médisance) sur 'Essav, qui avait déclaré qu'il se moquait de la *bekhorah*.

Pourquoi Ya'aqov ne l'a-t-il pas dit ? Pourquoi Rivqah ne lui a-t-elle pas demandé de le dire ? Pourquoi a-t-elle choisi de tromper Yits'haq plutôt que d'agir ouvertement et de dire les choses franchement ? Certes, elle ne pouvait pas lui révéler ce qu'elle savait par *nevouah* (prophétie), mais elle pouvait lui dire un fait : 'Essav a vendu la *bekhorah* à Ya'aqov. Peut-être, toutefois, les *berakhoth* et la *bekhorah* sont-elles deux choses

différentes. D'ailleurs, 'Essav lui-même dit qu'il a été trompé deux fois : une première fois lors de la vente de la bekhora pour un plat de lentilles, et maintenant encore. Cela montre qu'à ses propres yeux il distingue la bekhora des berakhoth et pense que les berakhoth n'ont rien à voir avec la bekhora. C'est aussi possible.

D'après ce que nous avons vu, ce n'est pas en tant que bekhora que Yits'haq voulait donner la bénédiction à 'Essav, parce que cette bénédiction, « *ve-yiten lekha - qu'il te donne* » ; Bereshith 27, 28), est une bénédiction purement matérielle. La berakha qu'il voulait donner à 'Essav et qu'il a donnée à Ya'aqov est matérielle. Dans sa combinaison d'ensemble, comme c'était 'Essav qui devait s'occuper de cette dimension, il voulait lui donner la berakha matérielle. Mais Rivqah savait, comme l'explique plus tard le Gaon, que si 'Essav avait reçu cette berakha, et non Ya'aqov, le peuple juif n'aurait rien eu, n'aurait pu exister et avoir de quoi subsister. Il était donc fondamental d'obtenir cette berakha. En revanche, la berakha qu'il donne ensuite à Ya'aqov lorsque celui-ci part chez Lavan est une berakha spirituelle, la berakha d'Avraham (Bereshith 28, 3-4).

Finalement, il a donc donné à Ya'aqov les deux berakhoth, la matérielle et la spirituelle.

Mais le Midrash ne comprend pas les choses ainsi. Il dit simplement qu'il faut immédiatement chercher une autre explication à la cécité de Yits'haq Avinou.

Le Midrash nous livre un enseignement de Rabbi 'Hanina bar Papa. Il s'appuie sur un passouq des Tehilim : « *Raboth 'assitha Atah HaShem Eloqai, nifle'othekha ouma'hshevothekha elenou - Tu as multiplié, HaShem mon Dieu, Tes merveilles et Tes pensées à notre intention* » ; Tehilim 40, 6). Rabbi 'Hanina dit : toutes les actions et toutes les pensées que Tu as accomplies sont pour nous. Pourquoi a-t-Il éteint les yeux de Yits'haq ? Pour que Ya'aqov vienne et reçoive la bénédiction.

Le sens de *elenou* est que toutes Tes actions et tous Tes desseins nous concernent. Tout ce qui se passe dans le monde nous concerne, et Tu exécutes tout cela à notre avantage, en notre faveur : *elenou* signifie *bishvileinou* (pour nous).

Tu nous as pris pour peuple, et il faut reconnaître que tout ce que Tu fais est toujours pour notre bien. La question est donc de savoir en quoi il était bon que Yits'haq, notre ancêtre, devienne aveugle. Selon cet enseignement, la réponse est très claire : comment Ya'aqov aurait-il pu prendre les berakhoth si Yits'haq n'avait pas été aveugle ? Jamais il n'aurait pu se faire passer pour 'Essav si Yits'haq avait vu clairement la situation. Finalement, cette cécité nous a donc bénéficié : elle a rendu possible cette situation, autrement impossible, dans laquelle Yits'haq était convaincu qu'il fallait donner cette berakha à 'Essav et non à Ya'aqov ; or, puisqu'il y avait là quelque chose qu'il ne savait pas, l'issue aurait été totalement désastreuse.

La question demeure ouverte : ce passage n'explique pas pourquoi cela arrive, mais il indique que cela peut aussi être positif pour nous. Autrement dit, dans les choses que l'on fait, telles qu'elles sont, il arrive que l'on ait le privilège de voir immédiatement en quoi elles sont bonnes pour nous. Mais faut-il considérer que tout ce que fait HaShem est nécessairement bon ? C'est tout le problème du mal.

Si l'on répond oui, il faut alors soutenir que la Shoah était bonne pour nous, que le 7 octobre était bon, et ainsi de suite ! Bien sûr, après coup, si l'on passe par-dessus l'inacceptable, on peut dire qu'il y a eu telle ou telle conséquence positive, selon la manière dont on regarde les choses.

Une autre explication sur la cécité de Yits'haq se situe sur un tout autre plan que celui du pot-de-vin. Lors de la 'Aqedah (ligature), lorsque Yits'haq était sur le Mizbea'h (autel), il a levé les yeux et a vu la Shekhinah (Présence divine), c'est-à-dire quelque chose que l'être humain ne doit normalement pas voir. On dit qu'une certaine catégorie de malakhim (anges) a pleuré en voyant ce qu'Avraham était en train de faire à Yits'haq. Les larmes des anges sont entrées dans les yeux de Yits'haq ; or, les larmes sont faites pour sortir des yeux, non pour y entrer, et lorsqu'elles y entrent, elles brûlent. Avec le temps, cette brûlure a fini par rendre Yits'haq aveugle. Ce qui lui est arrivé vient donc des conséquences de la 'Aqedah ; lui n'y est pour rien.

D'autres disent que c'est parce qu'il a vu quelque chose qu'il ne fallait pas voir. Il est écrit, lorsque Moshé Rabbénou a demandé à HaShem : *Fais-moi voir Ta gloire*, que HaShem lui a répondu : *Aucun être humain ne peut Me voir et vivre* (Shemoth 33, 18-20). Cela signifie que l'on ne peut pas voir cela sans mourir. D'une certaine manière, avec ce que Yits'haq a vu, il aurait donc dû mourir. Mais HaShem ne voulait pas faire de peine à Avraham ; au lieu de le faire mourir, Il l'a rendu peu à peu aveugle. En effet, la cécité est une forme de mort. C'est une forme de mort, comme l'extrême pauvreté, comme le fait d'être frappé de nega'im (plaies), et d'autres situations encore, qui constituent des morts économiques, sociales ou physiques. Socialement, quelqu'un qui est aveugle ne peut pas participer à une partie des activités du monde ; à l'égard de ces activités, il est donc mort. C'est en ce sens une forme de mort. HaShem a donc appliqué cette forme de mort pour ne pas faire de peine à Avraham, alors qu'Il aurait normalement dû appliquer la mort physique.

Ces deux dernières explications signifient que Yits'haq n'est pour rien dans sa cécité. Cela veut dire que ce qu'Avraham a fait n'a pas complètement tué Yits'haq, mais l'a tout de même un peu tué. Il ne l'a pas laissé complètement indemne.

Midrash Rabbah 65, 5-8 sur le verset Bereshith 27, 1 : *Et il arriva, Yits'haq devenu vieux, ses yeux s'affaiblirent*

Le Midrash s'est demandé pourquoi les yeux de Yits'haq se sont affaiblis. La question n'est plus seulement celle de la cause, mais celle de la finalité : en vue de quoi cet affaiblissement des yeux de Yits'haq a-t-il eu lieu ? Puisque tout ce que HaShem fait est bishvileinou, en notre faveur, il faut donner un sens à ce qui, pour Yits'haq lui-même, était sans aucun doute une grande souffrance. Mais pour nous, c'était bien. Pourquoi ? Parce que si Yits'haq n'avait pas eu ce problème de vue, Ya'aqov n'aurait jamais pu recevoir les berakhoth (bénédictions). Il n'aurait jamais pu se faire passer pour son frère si son père avait vu clair. Cela n'a fonctionné que parce que son père ne le voyait pas ; sinon, il n'aurait jamais pu le tromper. Or, il était fondamental que les berakhoth parviennent à Ya'aqov et non à 'Essav. Quand on dit que c'était pour nous, cela veut donc dire quelque chose de précis.

On peut alors lire les choses de deux manières. Il se peut qu'il y ait des gens qui souffrent, alors même que c'est pour le nous. Un nous peut être un nous abstrait : le Klal Israël. Ce n'est peut-être pas chacun des individus séparément, car ici, en l'occurrence, un patriarche souffre. D'une certaine manière, parce qu'il est patriarche, tout le monde souffre ; c'est une souffrance générale. Plus largement, il peut y avoir des souffrances qui touchent énormément de monde, mais qui, pour le Klal Israël, pour l'avancement du projet qui le concerne dans son essence et dans sa totalité, sont positives. C'est bien le même principe que gam zou le-tovah (cela aussi est pour le bien), à ceci près que là-bas, quelqu'un le disait de tout ce qui lui arrivait personnellement. Ici, la question porte sur le nous. Or, à ce moment-là, le nous, c'était Yits'haq, Rivqah et Ya'aqov.

Ya'aqov a fait quelque chose qui allait contre sa volonté. C'est à contrecœur, presque en pleurant, qu'il est allé faire ce que sa mère lui avait ordonné : il a tout de même trompé son père. Son père n'était pas quelqu'un à l'égard de qui Ya'aqov aurait pu éprouver une quelconque revanche ; il ne s'agissait pas pour lui de tirer satisfaction du fait d'avoir réussi à le tromper. Tromper complètement son père sur quelque chose qui lui tenait à cœur n'a rien d'anodin. Yits'haq avait un projet : il était en train de transmettre une berakhah à 'Essav, à son fils aîné. Certes, il se trompait, puisque ce n'était déjà plus son fils aîné, même si l'on ne comprend pas très bien comment on peut vendre le fait d'être l'aîné ; a priori, cela ne se vend pas. En tout cas, il y a bien eu un acte de vente. On peut donc poser la question du côté du vendeur comme du côté de l'acheteur : qu'ont-ils vendu et qu'ont-ils acheté ?

Le fait d'être l'aîné ne s'achète pas : ou bien on est le premier-né, ou bien on ne l'est pas. Il faut donc expliquer ce que signifie ici une vente et un achat. Dans la Torah, on a l'impression que celui qui a vendu a cédé quelque chose qui, pour lui, n'avait aucune importance ; sur le moment, ce qui comptait, c'étaient les fameuses lentilles. Quant

au fait d'avoir trompé son père, cela n'a pas dû être quelque chose de simple pour Ya'aqov. D'ailleurs, Léa ne l'a pas manqué. Après la nuit de noces, lorsqu'il s'est avéré que la femme avec laquelle il avait passé la nuit, et qu'il croyait être Ra'hel, était Léa, le Midrash rapporte que Ya'aqov lui a demandé : Qu'est-ce que tu m'as fait ? Tu es une menteuse ? Elle lui a seulement répondu : Qui s'est fait passer pour son frère afin de tromper son père ? Que pouvait-il répondre ? Dire : Ce n'est pas moi, c'est ma mère qui m'a obligé, ne répond pas à la question.

Si l'on dit qu'il existe une règle générale selon laquelle tout est toujours bishvileinou (pour nous), que tout ce que Tu fais, toutes Tes merveilles, tous Tes desseins, tous Tes projets, sont toujours en notre faveur, alors il faut aller jusqu'au bout de cette affirmation : la Shoah serait en notre faveur ! Le 7 octobre serait en notre faveur ! On dira qu'il y a eu des gens qui ont souffert ; certes, mais ce serait en faveur du Klal Israël.

Sur le 7 octobre, on peut dire assez facilement qu'en théorie certaines choses ont effectivement tourné en notre faveur. Beaucoup de gens, très sérieux, expliquent que le projet iranien consistait à faire attaquer Israël de sept côtés en même temps : le Hezbollah, les milices, le Hamas, les Houthis, tout le monde. Israël n'avait pas assez de soldats pour faire face à tous ces fronts à la fois. Or, le Hamas a agi avant que l'Iran ne donne le signal d'une attaque généralisée, et cela a fait tomber tout le programme iranien. C'est aussi pour cela que les Iraniens n'ont pas bougé pour les aider ; ils ne les aident toujours pas vraiment. Pourquoi le Hezbollah n'a-t-il pas déclenché la guerre en même temps ? Le Hezbollah, c'est l'Iran. Pourquoi n'ont-ils pas déclenché la guerre au nord au même moment ? Ils étaient occupés à organiser tout cela. Au moins dans les premiers jours, ils auraient pu faire attaquer par le nord. Il est certain que cela a coûté très cher, mais s'ils avaient attendu et déclenché tout cela en même temps, sur les sept fronts à la fois, la situation aurait été bien pire. Dire que c'était très bien que le Hamas ait agi ainsi est évidemment impossible : cela a entraîné des souffrances énormes. Pourtant, beaucoup ont compris que la manière de considérer la situation politique, par rapport au Hamas et par rapport aux pays qui entourent Israël, s'en trouve modifiée.

Un grand problème est donc celui du mal. Le mal, bien sûr, a été créé, comme le dit clairement le verset : HaShem a créé le mal, bara ra' (Il créa le mal ; Yeshayahou 45, 7). Mais qu'a-t-Il créé exactement ? A-t-Il créé le mal comme Il a créé des lois de la nature ? De même qu'il existe la gravitation, de même qu'il existe toutes sortes de lois dans la nature — aujourd'hui, on parlerait aussi de thermodynamique —, y a-t-il une loi selon laquelle, pour des raisons que nous comprenons ou non, il doit y avoir du mal dans la nature ? Ou bien le mal n'est-il que la possibilité donnée aux hommes de produire du mal ? Si l'on prend

'Havah, elle a été sensible au discours du Na'hash (serpent). Cela signifie qu'il y avait en elle une sensibilité que le Na'hash a trouvée, de sorte qu'elle l'a entendu. Quelle est cette sensibilité ? Quand on regarde le récit tel qu'il est décrit dans la Torah, le fruit de cet arbre n'avait en lui-même aucun intérêt. Il ne devient intéressant qu'à partir du moment où le Na'hash dit qu'en réalité HaShem ne veut pas que vous mangiez de ce fruit parce que, si vous en mangez, vous serez comme des dieux. Lui aussi serait devenu un dieu de cette manière, en mangeant quelque chose de ce genre. Il ne veut donc pas que vous mangiez, parce que sinon vous allez être promus. Cette possibilité de devenir Dieu semble être toute la source de l'orgueil de l'être humain. Or, l'orgueil est le pire des défauts de l'être humain. 'Hagal (les Sages) expliquent dans Sotah 5a que l'orgueilleux dit, en quelque sorte : c'est Lui ou moi ; c'est l'homme ou Moi, dit HaShem. Cela signifie que, dans le monde de l'orgueilleux, Je n'ai pas de place. L'orgueilleux est celui qui veut prendre la place de HaShem, celui qui pense qu'il peut tout, avec son arrogance, que ce soit par son argent, sa force physique, son intelligence ou ses relations ; il pense pouvoir faire ce qu'il veut. On le voit bien chez tous ces hommes, chez tous les rois qui sont devenus très puissants.

Cela signifie qu'il y avait une potentialité d'écouter un certain discours. Cette possibilité existait déjà. À partir du moment où il lui est dit : tu pourrais devenir Dieu, tout devient intéressant ; soudain, le fruit devient beau à voir, doux et désirable. La faille était donc l'orgueil.

Autrement dit, il y a en chacun la volonté d'être plus que ce que l'on est, parce que c'est une manière de devenir Dieu : quelque part, on voudrait pouvoir faire tout ce que l'on veut. Il ne s'agit pas nécessairement de transgression, mais de pouvoir. Tous les empereurs qui se sont divinisés, notamment les empereurs romains, sont devenus complètement fous. Un Staline ou un Hitler se pensaient eux aussi tout-puissants. C'est cela, être Dieu. Il ne s'agit pas de dire que le désir porte sur la création du mal ; c'est la visée de toute-puissance qui relève de cette prétention à être Dieu.

La question est alors de savoir si c'est cela, la création du mal. Lorsque l'on dit que HaShem a créé le mal, cela signifie qu'Il a créé la possibilité du mal. Mais tant que l'homme ne le fait pas, le mal n'est pas là. Il existe une potentialité du mal, et pour HaShem il n'y a pas de différence entre une potentialité et son actualisation comme réalité. Ici, il semble que le Midrash pense qu'il y a bien du mal, mais que ce mal est toujours, en fait, un chemin vers le bien. Ce mal est inhérent au fonctionnement du monde.

C'est comme si l'on disait que, sur les routes, il y a toujours, de temps à autre, des portions moins bien goudronnées, moins lisses, avec des obstacles et des pierres. Cela fait partie du chemin : le chemin n'est jamais complètement lisse.

Cela fait partie du monde ; le monde est ainsi. De même, on ne peut pas échapper à la gravitation. On ne peut pas décider d'agir comme s'il n'y avait pas de gravitation : on n'ira pas très loin.

Le projet de HaShem est que Ya'aqov reçoive les berakhoth, mais il existe une sorte de gravitation qui fait qu'il ne peut pas les recevoir sans passer par le fait de tromper son père. Lui qui est le Emeth (vérité) par excellence ne cesse pourtant de devoir mentir. Il est obligé de ruser ; plus tard, il est obligé de faire quelque chose qui apparaît comme de la magie, ou quelque chose de cet ordre, pour constituer son troupeau, en tout cas aux yeux de Lavan et de ses fils. Il y a ces histoires avec les traces qu'il fait là où les animaux vont boire ; ils voient des formes, et, au moment où ils se reproduisent, ils engendrent du tacheté, du moucheté, ou autre.

Dès lors, Yits'haq a souffert, et Ya'aqov a dû passer par là. Ya'aqov a fait ce que sa mère lui a dit ; il fallait obtenir cela, et HaShem a fait en sorte qu'il puisse l'obtenir. On peut toujours imaginer d'autres scénarios, mais on ne sait pas du tout comment les choses auraient pu se faire autrement.

À vrai dire, Rivqah ne pouvait visiblement pas expliquer à Yits'haq ce qu'il en était de 'Essav, soit parce qu'elle n'avait pas le droit de l'expliquer, soit parce que Yits'haq n'était probablement pas prêt à l'entendre, puisqu'il comprenait les choses autrement.

Yits'haq Avinou est un patriarche qui s'interroge sur sa succession ; il est quelqu'un qui a un projet. Il est certain qu'il avait pensé à tout cela. Il savait bien qu'il avait deux jumeaux ; il savait bien qu'il était en train de donner les berakhoth à 'Essav, et l'on peut penser qu'il savait exactement qui était 'Essav : Yits'haq estimait qu'en le soutenant, 'Essav, qui à ce moment-là n'était pas bon, pourrait devenir bon. L'idée était soit qu'il deviendrait bon, soit que HaShem l'aiderait à le devenir, par une sorte de coup de pouce, de la même manière qu'Avraham avait envisagé de construire le Klal Israël avec Yishma'el : si HaShem donne un coup de pouce, qu'Il fasse de Yishma'el quelqu'un de bien.

On pourrait d'ailleurs se demander pourquoi envoyer un enfant à deux personnes déjà très âgées, alors qu'il y en a déjà un. Miracle pour miracle, autant faire en sorte que Yishma'el devienne quelqu'un de bien. Cela signifie qu'aujourd'hui encore, dans l'éducation, une telle démarche existe. Parmi les rabbanim (maîtres) et les yeshivoth (académies talmudiques), tout le monde dit qu'il faut accompagner les enfants, y compris ceux qui ne prennent pas la bonne direction. Il faut accompagner un enfant ; si vous avez une fille qui ne s'habille pas comme vous voudriez qu'elle s'habille, vous allez avec elle acheter dans le magasin où elle trouve des vêtements qui ne vous plaisent pas, mais qu'elle veut acheter.

Ici, concernant Yits'haq, Rivqah, 'Essav et Ya'aqov, on pourrait croire que tout s'est déjà joué dans le ventre de Rivqah. Justement non. Ils s'entrechoquent ; ils se battent dans le ventre, mais tout n'est pas joué. Le chemin de 'Essav est un chemin sur lequel il devra faire teshouvah (retour, repentir), tandis que le chemin de Ya'aqov est un chemin sur lequel il aura moins besoin de faire teshouvah parce qu'il s'est moins éloigné. Mais 'Essav aussi représente un travail possible.

'Essav n'était pas entièrement mauvais : sa tête va à Me'arath ha-Makhpelah. La tête de 'Essav était donc bonne, très bonne même. Le corps, en revanche, non : la tête ne gouvernait pas le corps, c'était plutôt le contraire. Mais la tête était parfaite ; elle allait directement au bon endroit, en quelque sorte. Il n'est pas du tout dit que Yits'haq avait tort. On peut penser soit qu'il a compris que HaShem ne voulait pas passer par ce chemin-là, soit qu'il a compris que, finalement, 'Essav n'allait pas se laisser convaincre de travailler dans le sens qu'il avait espéré, à savoir travailler avec Ya'aqov.

Cela peut se comprendre, car s'il a une tête aussi bonne que celle de Ya'aqov, il peut très bien se dire qu'il ne veut pas être réduit au rang de celui qui assure l'intendance. Il peut vouloir élaborer la Torah de la même manière que son frère, en se disant qu'il a une aussi bonne tête que lui. Pourquoi vouloir le confiner au rôle de l'homme de terrain, de celui qui va éventuellement persuader les gens ? Lui aussi veut réfléchir par lui-même au développement de la Torah, peut-être à sa manière, et apporter des éléments que son frère ne peut pas apporter. Il n'est pas d'accord avec ce projet.

On peut imaginer que le projet de Yits'haq Avinou était qu'il y ait, en quelque sorte, une direction bicéphale, avec une répartition des tâches. On peut même aller jusqu'à dire qu'on a besoin de 'Essav. Pourquoi en aurait-on besoin ? On aurait pu penser qu'il faut quelqu'un qui soit sur le terrain et qui fasse connaître la Torah.

Imaginez ce qu'aurait été la situation d'Israël si 'Essav, avec ses qualités propres, sa capacité de convaincre et, au besoin, d'imposer, avait porté la Torah. La situation aurait été complètement différente. Visiblement, tel n'était pas le projet divin. Le projet divin n'était pas de faire d'Israël une puissance. Israël est toujours resté petit, mais il a la durée.

On peut avoir l'impression que, même lorsque les nations ne font pas la volonté de HaShem, cela entre malgré tout dans le programme de HaShem. Entre-temps, Israël doit faire avec cette humanité. La galouth (exil) désigne l'obligation qui nous est faite de nous développer et de développer les valeurs de la Torah dans un milieu hostile. Il est facile de se développer dans un milieu favorable ; peut-être certaines choses doivent-elles précisément se développer dans un milieu hostile. Cette composante est donc bien présente. C'est HaShem qui a fait en sorte qu'il en soit ainsi. Même si l'on dit, à juste titre, que nous y avons mis du nôtre et que nous avons commis des fautes, HaShem aurait très

bien pu nous en empêcher, ou bien former une humanité, un environnement d'Israël, idéal.

La guerre contre Israël est une épreuve ; c'est une épreuve qui dure si longtemps qu'il est difficile de vivre avec elle. Et ce n'est pas une seule épreuve : c'est une multitude d'épreuves. Les arba' galouyoth (les quatre exils) sont complètement différentes les unes des autres. Si l'on se place dans la perspective évoquée plus haut, cela signifie que pour nous, tout cela est destiné à nous aider à parvenir là où nous devons parvenir. Peut-être, en effet, y a-t-il des choses qui ne se développent que dans un milieu hostile.

On le voit bien avec les enfants. Certains ont été élevés sans aucun souci, sans aucun problème, ni matériel ni autre, et cela ne donne rien du tout. D'autres n'ont commis, si l'on veut, aucune faute, mais ils n'ont rien construit et n'ont rien développé. Lorsque nous demandons à HaShem de nous donner notre part dans la Torah, c'est parce que chacun a une part dans la Torah. Or, certains ne la développeront jamais, parce qu'ils n'auront jamais été confrontés à une situation qui les oblige à la développer. Ils n'auront pas fait de faute, mais, en vérité, ils auront raté leur vie, parce qu'ils n'auront pas apporté la contribution qu'ils auraient pu apporter.

Il y a là une notion difficile à formuler, mais qu'on pourrait appeler celle de terreau. Comme le Maharal le dit, il y a mille enfants qui entrent au Talmud Torah ; un seul en sort pour apprendre la Mishnah. Mille vont à la Mishnah ; un seul en sort pour faire la Guemara. Mille font la Guemara ; un seul deviendra soit un poseq, soit un véritable grand talmid 'hakham (sage). C'est ainsi que cela fonctionne. À quoi servent donc tous les autres ? Ils constituent un terreau. La fonction du terreau est de permettre à quelqu'un de grandir. Il faut qu'au milieu de ses camarades, certains le tirent d'un côté, d'autres d'un autre ; il va quelque part, il tombe, puis il comprend. Le fait de tomber l'aidera à comprendre quelque chose, ou à développer des anticorps, quel que soit le langage employé. Tout cela est nécessaire pour faire le Klal Israël. Pourquoi est-ce nécessaire ? On n'en sait rien. C'est le projet divin. Mais on a tout de même vu que la galouth est le résultat d'une situation précédente.

La galouth est une forme faible de peine de mort. Très faible, mais c'en est la limite. On le voit à propos d'une personne qui a tué par inadvertance. Si elle avait agi be-mezid (intentionnellement), elle aurait été passible de mort ; puisqu'elle est shogeg (involontaire), elle reçoit une forme faible de cette peine, qui, en l'occurrence, s'appelle galouth. De même, le 'hiyouv de malkouth (peine des coups) est parfois une forme faible de la mort. La Guemara discute de tout cela : les malkouth sont-elles une petite mort, une mort atténuée, ou bien autre chose, quelque chose de différent ? Si l'on dit que la galouth est une forme faible de mort, cela signifie que, d'une certaine manière, l'autre solution aurait été de

nous laisser nous enfoncer davantage, au lieu de nous envoyer en galouth, et de nous perdre complètement, jusqu'à mourir.

HaShem fait alors ce que le Midrash dit qu'Il a fait auparavant : Il a construit un monde, l'a détruit, a construit un monde, l'a détruit, a construit, a détruit. C'est à peu près ce qui ressort, si l'on fait le bilan de ce que la Torah nous en dit.

Dix générations après Adam, le Maboul (déluge) est la quasi-destruction du monde. Deuxième chance : on recommence avec une famille. Dix générations plus tard, c'est la tour de Babel, deuxième échec. On recommence avec Avraham, avec Avraham et les Avoth (les patriarches). Cela fonctionne. Puis que se passe-t-il ? Nous sommes en galouth en Égypte. Cela signifie que le projet avec les Avoth a échoué. La version de la Torah portée par Avraham et Yits'haq, dans laquelle ils font la Torah parce qu'ils l'ont comprise sans qu'il soit nécessaire de la leur donner, a échoué. Nous avons alors une nouvelle chance : la Torah nous est donnée.

Après la destruction du premier Beit ha-Miqdash, c'est l'échec et la galouth (exil). Une nouvelle possibilité s'ouvre pourtant : le retour de Bavel, puis la construction du deuxième Beit ha-Miqdash. On recommence, mais cela échoue de nouveau. Les Romains détruisent le deuxième Beit ha-Miqdash, et nous voilà dans la galouth. Il ne s'agit plus de la galouth des Bnei Israël en Erets Israël, de la Galilée jusqu'à la 'Aravah, mais d'une autre forme de galouth.

Lorsqu'on dit que le monde a été créé pour que la Torah soit donnée, cela signifie que, dans la version du monde où la Torah est donnée, un monde nouveau a bel et bien été créé en vue de ce don de la Torah.

C'est un nouveau monde après le Déluge, un nouveau monde après la Tour de Bavel, et un nouveau monde à la Sortie d'Égypte. La Yetsiath Mitsrayim (sortie d'Égypte) est une naissance : le Klal Israël naît à ce moment-là. C'est alors un groupe d'anciens esclaves récemment libérés, conduit avec difficulté ; dans ce peuple, seuls 20 % avancent et y croient ; les autres vont disparaître. C'est donc un échec retentissant : partir avec seulement 20 %, c'est un échec flagrant. Et pourtant cela fonctionne un temps, puis cela cesse de fonctionner. On leur donne un royaume, et ils parviennent à le partager en deux royaumes. Cela n'a pas duré longtemps : Shaoul, David, Shlomoh, puis c'est fini. Ensuite, il y a deux royaumes, le royaume du Nord et le royaume du Sud, le royaume d'Israël, avec dix tribus d'un côté et deux tribus de l'autre. Puis dix tribus sont perdues : les dix douzièmes du Klal Israël ont disparu. Peut-on considérer cela comme un résultat positif ?

Ce n'était certes pas une disparition absolument totale, dans la mesure où, lorsque les Assyriens ont déporté les dix tribus, certains n'ont pas été déportés. Il y avait des gens qui n'étaient pas là à ce moment-là ; ils se trouvaient dans le royaume de Yehoudah ou ailleurs, peut-être jusqu'aux Indes. Ainsi, des éléments des dix tribus se sont retrouvés

avec les deux tribus de Yehoudah et de Binyamin, ainsi qu'avec une moitié de Menasheh, dans le royaume de Yehoudah. Il y a donc parmi nous des gens qui représentent des familles issues de Reouven, d'Ephraïm, etc., mais on n'en sait rien. Toujours est-il que globalement, en tant que telles, les dix tribus — ou plutôt neuf et demie — sont perdues. La question reste discutée : les retrouvera-t-on ou non ? Certains évoquent le Beta Israël d'Éthiopie, le Beta Israël des Indes ; d'autres disent que les Afghans sont la tribu de Yossef, et eux-mêmes se présentent comme des descendants de Yossef.

La Torah nous a été donnée pour essayer d'inventer un monde nouveau. La galouth de Mitsrayim est l'échec de la version précédente avec les Avoth. Comme le dit le Rambam, en Égypte il ne restait pratiquement plus rien de toutes les valeurs d'Avraham ; il ne restait plus que la tribu de Lévi. Il n'y avait plus de milah (circoncision) ; il n'y avait plus rien (Rambam, Mishneh Torah, Hilkhoth 'Avodah Zarah 1, 3).

Mais la galouth de Mitsrayim ne suffit pas à elle seule, puisqu'après Mitsrayim il y a encore quatre galouyoth (exils). C'est comme si les cent quatre-vingt-dix années de galouth de Mitsrayim que nous n'avons pas connues — puisque la sortie a eu lieu au bout de deux cent dix ans au lieu de quatre cents — avaient été réparties sur toute la durée de notre histoire, avec quelques brèves phases d'indépendance, de royauté juive, et surtout avec l'essentiel de la galouth dans laquelle nous nous trouvons encore. Il y a plusieurs galouyoth, et même dans cette galouth présente il y a eu l'Inquisition et la Shoah.

L'Inquisition et la Shoah sont, en un certain sens, l'équivalent de Pourim et de 'Hanoukah. Pourim et 'Hanoukah marquent le fait que le problème posé en Perse par la solution finale version Haman a été affronté et surmonté ; c'est cela qui a été marqué par Pourim. Ensuite s'est posé le problème grec, qui a lui aussi été affronté, avec beaucoup de difficultés et au terme d'une très longue guerre : ce sont les 'Hashmonaïm (Hasmonéens), et 'Hanoukah.

Dans la galouth où nous sommes, tout cela se présente à la fois. On a su affronter séparément la Perse, séparément la Grèce, tandis que maintenant la Grèce et la Perse se retrouvent ensemble, mais Rome, c'est tout cela à la fois. Rome est faite d'emprunts : elle a emprunté une pensée essentiellement grecque et elle a développé ce que le Midrash appelle le droit, le droit romain. Pourtant, le Midrash la décrit comme faite de voleurs, de pilliers, d'assassins, mais recouverte par le droit romain. C'est comme aujourd'hui : les gens font ce qu'ils veulent, puis ils amènent le droit. C'est ce que fait l'Amérique : elle fait ce qu'elle veut, décide que sa loi s'applique à tous les autres pays, impose des amendes à telle banque, à telle autre, met des taxes partout, et fait ce qu'elle veut au nom du droit. Elle impose le droit américain.

On disait autrefois, beaucoup plus qu'aujourd'hui, que l'Amérique est le nouvel habit de 'Essav, d'Edom. Après Rome, cela a été la chrétienté ; éventuellement d'autres formes encore, le communisme par exemple ; et maintenant, l'Amérique. Pendant longtemps, on a parlé du Saint-Empire romain germanique ; le mot romain demeurait, et les Germaniques le sont aussi, mais au fond cela n'a pas changé.

La haine des Juifs propre au christianisme est toujours là. Il existe aussi une version musulmane, qui concerne des milliards d'hommes. Même la terre d'Israël, aujourd'hui, même avec un État, est complètement noyée dans un océan de musulmans. Cela n'est pas sans rapport avec le système évoqué ici. Le problème, c'est Edom. Edom et Yishma'el travaillent ensemble, parce qu'Edom, comme on l'a vu, est allé épouser une fille de Yishma'el. En vérité, c'est Edom qui manipule Yishma'el, même si beaucoup pensent aujourd'hui que c'est l'inverse. Ils lui font accomplir le travail qu'ils ont essayé de faire eux-mêmes sans réussir complètement ; désormais, ils le font faire par les musulmans.

Cela pose le problème du mal tel qu'il est formulé dans ce paragraphe du Midrash. Le Midrash dit que ce qui est arrivé à Yits'haq était en notre faveur, bishvileinou (pour nous). Autrement dit, la souffrance de Yits'haq, ce qui lui est arrivé, était pour le Klal Israël. On peut très bien penser que Yits'haq, même s'il l'avait su, aurait accepté de se sacrifier pour l'avenir du Klal Israël ; mais en l'occurrence, on ne lui a pas demandé son avis. D'une certaine manière, il l'avait déjà donné lorsqu'il avait accepté de jouer le jeu par rapport à la prophétie entendue par son père et interprétée sous la forme d'un sacrifice humain. Il avait accepté.

Le projet de Yits'haq est donc le suivant : ces jumeaux ne doivent pas accomplir la même tâche. L'un sera « à la guitare » et l'autre « à la batterie », parce que l'un est un bon guitariste, un bon chanteur, tandis que l'autre est un très bon batteur. Des rôles distincts ont donc été attribués à chacun ; c'est ainsi que la situation est comprise ici. Yits'haq sait très bien que celui qui doit assumer, pour l'instant, le rôle attribué à 'Essav n'est pas prêt à le jouer comme il faut. Mais il pense qu'en étant bienveillant avec lui, cela pourra peut-être fonctionner.

Il pense à long terme. Il ne pense pas que 'Essav soit incapable de manière définitive, mais il estime qu'il ne l'est pas encore. Il se dit donc qu'il va l'accompagner jusqu'à ce qu'il devienne capable. Il n'est pas nécessaire qu'il accomplisse cela maintenant, puisque lui-même est encore là ; mais plus tard, après lui, il faudra qu'il puisse le faire, et il l'accompagnera aussi longtemps qu'il le faudra, comme un père qui ne veut pas lâcher son enfant. C'est comme s'il n'avait pas la lucidité de voir que cela ne marchait pas. La question est alors de savoir si cet échec était visible, si l'on pouvait comprendre que cela ne marcherait pas, ou si seule la prophétie permettait à Rivqah de le savoir.

D'un autre côté, si Rivqah était arrivée par elle-même à la conclusion que cela ne pouvait pas marcher, elle aurait pu en parler avec Yits'haq. Restait encore à savoir si Yits'haq aurait été capable de l'entendre. Après ce qu'il a vécu, peut-être ne le pouvait-il pas. Yits'haq avait à l'esprit que c'était avec elle, Rivqah, et avec elle seule, qu'il voulait continuer. Comme on l'a vu dans le Midrash, il veut un enfant, mais un enfant de sa lignée ; il ne veut pas devoir épouser une autre femme pour avoir un enfant. Même si elle est stérile, il prie pour qu'un utérus lui soit construit s'il le faut, parce qu'il veut construire avec elle. Il a donc en elle une immense confiance, et il a raison d'avoir confiance en elle : c'est une femme remarquable. Chez elle, comme chez Sarah à la fin de sa vie, il y a une relève qui s'opère.

La question devient alors de savoir ce qui se joue derrière ces événements que ces personnages ne comprennent pas. Est-ce pour que nous portions notre attention sur Rivqah, ou pour que nous comprenions qu'il existe chez eux aussi une faiblesse, et qu'il faut pouvoir parler des Avoth (les patriarches) sans imaginer chez eux une perfection qui serait en fait étrangère à l'humain ? Car si l'on fait des Avoth des surhommes sans faiblesse, alors il n'y a plus rien à apprendre d'eux. La Torah est un enseignement ; elle n'est pas là pour raconter des histoires de surhommes, comme des aventures de fiction qui divertissent mais n'enseignent rien. Bien sûr, c'étaient des êtres exceptionnels, mais leur exceptionnalité ne faisait pas d'eux des surhommes sans rapport avec les hommes.

C'est peut-être précisément leur faille qui est intéressante. Ce qui importe, c'est de voir comment Yits'haq comprend ensuite la situation. Dès que 'Essav arrive et qu'il comprend qu'il a été trompé par Ya'aqov, Yits'haq dit : « *Gam baroukh yihyé - lui aussi sera béni* » ; Bereshith 27, 33. Il vient pourtant d'être trompé par son fils, et immédiatement il confirme la bénédiction. Il ne dit pas qu'une bénédiction obtenue par erreur ne vaut rien, ni que les paroles « *ve-yiten lekha mi-tal ha-shamayim ou-mishmanei ha-arets -qu'il te donne de la rosée des cieux et des gras de la terre* ; Bereshith 27, 28) sont sans effet parce qu'elles ont été prononcées par méprise. Au contraire, cela fonctionne. Autrement dit : j'ai compris ; celui qui m'a trompé, qu'il soit béni lui aussi. Il valide ainsi la berakhah qu'il avait donnée à Ya'aqov, et il la valide précisément à ce moment-là. Ensuite, il donnera à 'Essav une autre berakhah, qui sera uniquement matérielle. Quant à la berakhah spirituelle, la berakhah d'Avraham, il la donnera à Ya'aqov lorsqu'il l'enverra chercher une épouse chez Lavan (Bereshith 28, 3-4). Ainsi, au moment des berakhoth, au moment du scandale et de la tromperie, il lui a donné le matériel, puis, juste après, il lui donnera le spirituel.

Quand Yits'haq comprend qu'il s'est trompé, il ne retire pas la berakhah qu'il a donnée à Ya'aqov. Lorsque 'Essav arrive, il comprend qu'il a déjà transmis cette berakhah, comme l'indique la formule : ton frère est venu *be-mirmah - par ruse* ; Bereshith 27, 35) et il l'a prise. On pourrait s'attendre, à ce moment-là, à une malédiction ou à une

rétractation. Or, il dit au contraire : « *gam baroukh yihyeh - il sera aussi béni* », (Bereshith 27, 33). Autrement dit, il reconnaît que cette berakhah est finalement allée là où elle devait aller. Malgré toutes les précautions qu'il avait prises, il comprend que HaShem a conduit les choses ainsi et que cette bénédiction devait parvenir à Ya'aqov. 'Essav comprend alors que tout a été donné à son frère, et Yits'haq lui accorde une autre berakhah. Mais cette seconde berakhah est d'ordre purement matériel, parce que, dans le projet d'Israël, la bénédiction matérielle devait revenir à celui des deux qui serait chargé de l'intendance. Elle n'était pas destinée à Ya'aqov. Si Ya'aqov doit étudier, il doit être entretenu par son frère ; il faut donc donner la berakhah matérielle à celui qui doit assurer cet entretien. On peut toujours dire après coup qu'il aurait fallu la donner aux deux, ensemble, mais ce n'est pas ainsi que les choses ont été pensées. Si l'on objecte que tout ce qui a été donné à Ya'aqov n'était qu'une berakhah matérielle, la réponse est qu'il recevra plus tard, lorsqu'il partira chez Lavan, la birkath Avraham (bénédiction d'Avraham). C'est explicite dans le texte (Bereshith 28, 3-4).

En outre, le chemin n'est pas simple. Si l'on se place du point de vue de Ya'aqov, lorsqu'il arrive là-bas et rencontre Ra'hel, il connaît au moins une rumeur que tout le monde connaissait probablement, selon laquelle le frère et la sœur, Rivqah et Lavan, avaient chacun deux enfants destinés à être mariés ensemble : Rivqah avait deux garçons, Lavan avait deux filles ; l'aîné avec l'aînée, le second avec la seconde. Ya'aqov, qui est le deuxième, devait donc épouser Ra'hel, la deuxième. Lorsqu'il la voit, il le sait immédiatement. Il l'embrasse, et l'idée s'impose d'emblée qu'ils seront ensemble. Elle aussi le sait, et ils font des projets de mariage. Mais Ra'hel lui dit que son père est un grand roublard et qu'il n'acceptera jamais qu'elle se marie avant sa sœur. Ya'aqov répond alors qu'il est lui aussi capable de ruse et qu'il saura le déjouer. Il prend donc deux garanties. D'abord, il dit à Lavan qu'il travaillera sept ans pour bitekh Ra'hel ha-qetannah (ta fille Ra'hel, la petite ; Bereshith 29, 18). La précision est volontairement redoublée : il veut ta fille, et précisément la plus jeune. Il ne veut pas qu'on adopte une autre jeune fille qu'on appellerait Ra'hel pour la lui donner, ni qu'on inverse les noms de Léa et de Ra'hel. Quand il dit bitekh Ra'hel ha-qetannah, il désigne explicitement la plus jeune. Lavan accepte, mais Ya'aqov n'est pas entièrement rassuré.

Il prend alors une seconde précaution : il donne à Ra'hel un code. Au moment où ils se trouveront ensemble lors du mariage, il devra le demander. Elle seule connaît ce signe ; si la femme qu'on mettra dans son lit ne le connaît pas, il saura que ce n'est pas elle. Ainsi, pense-t-il, Lavan ne pourra pas le tromper : d'une part, il a clairement désigné celle qu'il voulait ; d'autre part, Ra'hel seule connaît le code. Pourtant, il est trompé quand même. Lavan se moque complètement des accords et se comporte comme quelqu'un qui fait ce qu'il veut et modifie les règles selon son intérêt. Quant à Ra'hel, lorsqu'elle voit sa

sœur, elle comprend que celle-ci ne connaît pas le code. Si elle ne le lui donne pas, Léah sera démasquée, il y aura un scandale, et elle sera humiliée publiquement. Ra'hel ne peut pas le supporter ; elle lui donne donc le code. Toute la nuit, Ya'aqov reste dans l'illusion. Léah connaît le signe ; ce sont deux sœurs, peut-être très ressemblantes, avec une voix semblable. Tout ce qui est dit de Léah, c'est qu'elle a les yeux rougis à force d'avoir pleuré, et dans la nuit cela ne se voit pas tellement. Ce n'est qu'au matin, « ve-hineh hi Léah - et voici que c'était Léah » (Bereshith 29, 25), qu'il découvre la vérité. Il existe plusieurs niveaux d'explication au sujet de Léah ; en tout cas, elle ne voulait pas épouser 'Essav. Elle s'était renseignée pour savoir qui il était, elle avait entendu ce qu'il était, et elle n'en voulait pas. De toute façon, elle n'aurait probablement pas pu résister à son père : c'est lui qui l'a mise dans le lit de Ya'aqov. Mais elle aurait dû crier, elle aurait dû dire à Ya'aqov qu'elle était Léah et non Ra'hel. Si son père l'avait mise là, elle était soumise à sa volonté ; néanmoins, elle aurait dû le dire. Elle ne le lui a pas dit. C'est pour cela que Ya'aqov lui dit qu'elle l'a trompé, et c'est pour cela qu'elle lui répond comme cela a été indiqué. Cela signifie qu'en réalité Ra'hel a accompli deux choses : elle a trahi Ya'aqov et elle a bouleversé la construction du Klal Israël.

Il est vrai qu'elle est louée pour avoir évité à sa sœur d'être humiliée en public, mais elle a bel et bien trahi Ya'aqov. Ya'aqov lui avait fait confiance et il existait entre eux un code. Autrement dit, entre la trahison et l'humiliation, elle a choisi la trahison. En outre, la portée de cet acte est encore plus grave, car Ya'aqov, qui devait construire les douze tribus, avait prévu de les construire avec Ra'hel, puisque c'était elle sa femme.

Lorsque Ra'hel dit à Léah : Je te donne le code, cela signifie qu'elle décide qu'elle n'épousera jamais Ya'aqov. Elle sait en effet que Ya'aqov respecte la loi selon laquelle il est interdit d'épouser deux sœurs du vivant l'une de l'autre. Toute la construction de Ya'aqov, qui consistait à édifier le Klal Israël avec Ra'hel, est en train d'être jetée à terre. Non seulement elle le trahit, mais elle rend encore ce projet impossible et le place dans une situation où il ne pourra pas accomplir ce pour quoi il est fait. Elle ne sait pas que Ya'aqov décidera finalement que cette construction est si importante qu'il épousera quand même Ra'hel, ce qu'ils pouvaient faire puisqu'ils n'avaient pas reçu la Torah et n'étaient donc pas tenus de la pratiquer.

Ils pratiquent la Torah lorsqu'ils estiment que c'est ce qu'il y a de meilleur, et c'est généralement le cas, sauf dans des situations exceptionnelles. Il y a ce cas-ci, et il y en a un autre, beaucoup plus tard, lorsque 'Amram épouse sa tante Yokheved, ce qui est également interdit par la Torah. Or, de ce couple naissent Moshé, Aharon et Miryam, le trio le plus extraordinaire de l'histoire juive. Ce

sont donc les enfants d'un couple qui, d'après la Torah, n'aurait normalement pas dû exister. Mais tout cela se situe avant Matan Torah (le don de la Torah).

En faisant ce qu'elle a fait, Ra'hel a bouleversé l'histoire. La nouvelle histoire du Klal Israël, façonnée par Ra'hel avec l'accord de Ya'aqov, commence là. Ya'aqov, le matin, aurait pu dire à Léah : Même si je ne t'en veux pas, nous n'avons même pas besoin de divorce, parce qu'il s'agit en réalité d'un meqa'h ta'outh (transaction conclue par erreur). Ce mariage ne vaut rien ; c'est Ra'hel que j'ai épousée !

Ya'aqov n'a pas donné les qidoushin (consécration matrimoniales) à Léah ni eu de rapport avec elle en pensant qu'elle était Léah puisqu'il croyait être avec Ra'hel. C'est là que l'on voit que Ya'aqov comprend, un peu comme son père : Je me suis trompé. Je croyais que je devais construire avec Ra'hel ; visiblement, HaShem voulait que je construisse aussi avec Léah. Non seulement il va construire avec Léah, mais la majorité des enfants vient d'elle.

Même la servante de Ra'hel a été prise parce que Ra'hel était jalouse de Léah et n'avait pas d'enfant. Elle s'est alors dit qu'elle allait faire comme la grand-mère : Sarah a donné sa servante, moi aussi je donne ma servante ; cela va marcher. Il y a donc un changement d'histoire.

Dans la Torah, l'histoire change tout le temps. De même, la Torah change tout le temps, sans changer vraiment, et aujourd'hui encore, il y a des choses qui changent.

C'est ainsi : un corps vivant change complètement. Au bout de sept ans, presque toutes nos cellules ont changé, et pourtant on reste le même, même si la matière a changé.

Par exemple, les shi'ourim (mesures halakhiques) que l'on utilise aujourd'hui dans le monde de la Torah : pratiquement tout le monde utilise le shi'our du 'Hazon Ish. Mais la génération précédente avait des shi'ourim que, nous, nous ne regarderions même pas ; ils étaient beaucoup plus petits. Les arba' kossoth (quatre coupes), le qiddoush (sanctification), la quantité de matsah qu'il fallait manger, tout cela était beaucoup plus réduit. Le 'Hazon Ish a changé les choses, notamment toutes les mesures de grandeur. Le talith qatan qu'on avait, était un tout petit objet. Puis le 'Hazon Ish est venu dire qu'il fallait que ce soit une amah (coudée). Or, sur la question de l'amah, il y a justement une ma'hloqeth (controverse) : soit on suit le 'Hazon Ish, avec une mesure de cinquante à soixante centimètres, soit on suit les autres posqim (décisionnaires), avec une mesure beaucoup plus petite, autour de quarante centimètres et quelques.

Concernant les règles de cacherout, certains voient immédiatement ce que d'autres ne distinguent pas. C'est ainsi qu'on expliquait que les rabbanim venus d'Europe en Amérique avaient dû d'abord se battre pour la cacherout elle-même ; ils n'avaient donc pratiquement aucune conscience de la question des insectes et ne s'en occupaient pas. Or, du point de vue halakhique, il peut y avoir des cas où il vaudrait mieux manger une côte de porc qu'une salade, parce qu'une salade peut contenir suffisamment d'insectes, ou de morceaux d'insectes, pour que chaque élément constitue un interdit distinct, alors que la côte de porc, bien qu'interdite, ne relève que d'un seul interdit. À l'époque, cette conscience n'existait pas, mais aujourd'hui tout le monde y fait attention.

Il existe un issour 'hadash (interdit de la nouvelle récolte) : il est interdit de consommer la nouvelle récolte avant le deuxième jour de Pessa'h, avant le 'Omer. Aujourd'hui, il n'existe plus de pizzeria à Lakewood qui n'y fasse pas attention, parce qu'elle ne vendrait plus aucune pizza autrement.

Midrash Rabbah sur Toldoth 65, 9-10, sur le passouq Bereshith 27, 1 : *Va-yehi ki zaqen Yits'haq - lorsque Yits'haq vieillit*).

Rabbi Yehoudah explique, au nom de Rabbi Shim'on, que ce verset enseigne qu'Avraham a demandé la vieillesse.

Jusqu'à Avraham, les hommes ne vieillissaient pas de manière visible : leur corps ne prenait pas l'apparence de la vieillesse. Avraham dit alors à HaShem : Ribono shel 'olam (Maître du monde), lorsqu'un père et son fils entrent quelque part, on ne sait pas lequel il faut honorer en premier, car on ne distingue pas le père du fils. Accorde la vieillesse au père, afin que l'on sache à qui revient la préséance. HaShem lui répondit : par ta vie, cela commencera par toi. C'est d'ailleurs pourquoi, depuis Bereshith jusqu'à Avraham, il n'est jamais question de vieillesse.

Et lorsque la vieillesse apparaît dans le récit, elle apparaît d'abord chez Avraham : *ve-Avraham zaqen ba ba-yamim - Avraham était vieux, avancé en jours* ; Bereshith 24, 1. Dès lors, lorsqu'on regardait le visage d'Avraham et celui de Yits'haq, on distinguait clairement qui était Avraham et qui était Yits'haq.

Yits'haq, lui, a demandé les yissourim (souffrances). Il dit : Ribono shel 'olam, si un homme meurt sans avoir jamais souffert, la midath ha-Din (mesure de justice) l'accablera ensuite, car il doit répondre de ses fautes. S'il doit tout payer dans le monde à venir, cela sera insupportable. HaShem répondit que la remarque était juste et que cela commencerait par lui. En effet, il n'avait jamais été fait mention auparavant de yissourim. Mais lorsque Yits'haq apparaît ici, il est dit qu'il devint vieux et que ses yeux s'affaiblirent, trop faibles pour voir.

Ya'aqov, quant à lui, demanda la maladie. Il dit : un homme peut-il mourir sans avoir pu préparer sa succession ? Il lui fut répondu que cela commencerait avec lui. C'est pourquoi il est dit que l'on vint annoncer à Yossef, en Égypte, que son père était malade (Bereshith 48, 1). La maladie, comme Ya'aqov l'avait demandée, le frappa donc en premier.

Ainsi, Avraham a introduit la vieillesse, Yits'haq les yissourim, Ya'aqov la maladie, et le roi 'Hizqiyahou les maladies répétées. Ce dernier dit à HaShem que si l'homme restait sain jusqu'à l'article de la mort, mais tombait malade, se relevait, puis retombait malade une seconde fois, il serait porté à un repentir plus profond et ferait véritablement teshouvah (retour, repentir). Il lui fut répondu que cela commencerait avec lui. C'est ce qu'indique le verset du Cantique de 'Hizqiyahou, roi de Yehoudah, lorsqu'il tomba malade et survécut à sa maladie (Yeshayahou 38, 9). Rav Shmouel bar Na'hman dit que l'on voit de là qu'entre la première et la seconde maladie, il souffrit d'une maladie encore plus grave.

Il en ressort que la condition humaine était d'abord une condition dans laquelle, normalement, la vieillesse ne se marquait pas, il n'y avait pas d'épreuves dans ce monde, et ce que l'homme devait payer le serait dans le monde à venir. Il n'y avait pas non plus de maladie : on mourait sans avertissement. Et même lorsqu'on tombait malade, on ne connaissait pas encore cette répétition de la maladie.

Les Avoth (patriarches), auxquels s'ajoute le roi 'Hizqiyahou, sont ainsi présentés comme ayant modifié la forme humaine. Ils ont, en quelque sorte, introduit une nouvelle forme de condition humaine et suggéré à HaShem une forme humaine différente de celle qui avait été créée. Cela montre la puissance de l'homme : il peut formuler une telle demande, et HaShem peut lui répondre que sa requête est bonne, qu'elle est acceptée et qu'elle entre immédiatement en vigueur, à commencer par lui.

Autrement dit, les hommes décident en un sens de se modifier eux-mêmes et de se donner une identité physique différente, avec toutes les conséquences que cela implique. Ce n'est d'ailleurs pas purement physique. Ce qu'Avraham demande touche au kavod (honneur) : on ne sait pas à qui donner la préséance. La demande de Yits'haq est plus grave, puisqu'elle concerne la midath ha-Din, qui demandera des comptes ; mieux vaut les recevoir peu à peu dans ce monde que tous ensemble dans le monde de l'éternité. Ya'aqov, lui, demande que l'homme puisse se préparer à mourir, par exemple en distribuant ses biens de son vivant. Quant à 'Hizqiyahou, il demande une aide pour faire teshouvah, grâce à une double maladie.

Ce qui arriva à 'Hizqiyahou, c'est qu'un jour son cousin Yeshayahou vint lui dire de se préparer, car il allait mourir (Yeshayahou 38, 1). 'Hizqiyahou demanda quelle faute il avait commise. Il lui fut répondu que c'était parce qu'il ne s'était pas soucié d'avoir des enfants, c'est-à-dire qu'il ne s'était pas marié.

'Hizqiyahou répondit qu'il n'était pas vrai que tout était joué, puisqu'on peut toujours faire teshouvah, même lorsqu'on nous annonce notre mort. Puis il ajouta qu'il avait d'excellentes raisons de ne pas vouloir avoir d'enfants : il avait vu qu'il engendrerait des fils qui seraient parmi les pires idolâtres, et il ne voulait pas mettre au monde de tels enfants. Yeshayahou lui répondit alors : *be-hadei kivshei de-Ra'hmana lamakh lakh*, c'est-à-dire : cela ne te regarde pas (Berakhoth 10a). Toi, tu as une mitsvah (commandement) ; tu accomplis la mitsvah. Tu n'as pas à considérer quelles en seront les conséquences. Ce n'est pas ton problème. Si HaShem ne veut pas que tu aies des enfants idolâtres, c'est à Lui de faire en sorte que tu n'aies pas d'enfants idolâtres.

Il y a là l'idée qu'on peut se sentir responsable du sort du monde.

On en trouve un premier exemple très tôt avec les filles de Loth. Elles ont eu le sentiment d'être responsables d'assurer la pérennité de l'espèce. C'est une idée qui suppose une forme de maturité. Ce sont des filles qui ont été élevées à Sedom, et pourtant elles ont un sens élevé de leur responsabilité. D'autant que, pour y parvenir, il faut commettre deux incestes. Ce n'est pas naturel ; elles savent donc ce qu'elles font, elles assument alors même qu'elles sont seules. Assurer la pérennité de l'espèce semble être l'expression d'une maturité peu évidente, et en cela remarquable.

De la même façon, 'Hizqiyahou, lui aussi, s'est dit : je suis responsable de faire en sorte qu'il n'y ait pas trop d'idolâtres dans le monde. C'est pour cela qu'il ne se mariait pas et ne voulait pas avoir d'enfants : les enfants qu'il aurait seraient de terribles idolâtres, et il se sentait responsable. Puis, lorsqu'on lui annonça qu'il allait mourir, il répondit encore qu'on peut toujours faire teshouvah.

Yeshayahou lui donna alors sa fille en mariage. Malgré cela, ils eurent un enfant terriblement idolâtre, un très grand idolâtre. Il avait aussi un frère encore pire que lui. 'Hizqiyahou avait donc raison : cela a bien produit un idolâtre. Mais ce n'était pas son problème.

Un raisonnement de ce type, erroné précisément parce qu'on n'a pas à le tenir, c'est Aharon qui l'a fait. Lorsque les Bnei Israël (enfants d'Israël) vinrent le trouver et lui dirent : « Fais-nous quelqu'un qui remplacera Moshé, car ce Moshé, nous ne savons pas ce qu'il est devenu » (Shemoth 32, 1), il décida, d'une certaine manière, de faire quelque chose qui leur donnait la possibilité de se fourvoyer et de faire le 'Eguel ha-Zahav (Veau d'or). Pourquoi a-t-il décidé ainsi ? Parce que, lorsque les gens ont envisagé de faire le Veau d'or, ils ont voulu faire quelque chose pour remplacer Moshé. Le fils de Myriam s'y est opposé, et ils l'ont tué. Aharon comprit alors que, s'il s'opposait à eux, s'il leur disait de ne pas le faire, ils le tueraient.

Le problème d'Aharon n'était pas qu'il craignait de mourir, mais qu'il s'est tenu un raisonnement sur le risque de disparition totale du Klal Israël. Il est écrit qu'au premier Beith ha-Miqdash les gens ont tué cohen ve-navi (un prêtre et un prophète). Ils ont

tué le navi, Zekharyah, et ils ont aussi tué un cohen, car il était également cohen. Tuer cohen ve-navi, c'est cela qui a causé la destruction du Beith ha-Miqdash (Gittin 57b). Pourquoi ? Parce que le Klal Israël (collectivité d'Israël) détruit la 'avodah (service divin) en tuant le cohen gadol et il tue aussi la parole de HaShem transmise par le navi, en tuant le navi. Dès lors, un Israël qui n'a ni la parole de HaShem ni la 'avodah n'a plus de raison d'exister.

Aharon s'est donc dit : là-bas, au temps du Beith ha-Miqdash, le Klal Israël n'a pas été complètement exterminé parce que la colère divine est tombée sur les pierres et sur les poutres : on a détruit le Beith ha-Miqdash au lieu de détruire le Klal Israël (Eikvah Rabbah 4, 14). Mais à l'époque d'Aharon, s'ils le tuent, lui qui est à la fois cohen et navi, il n'y a pas de Beith ha-Miqdash ; il n'y a pas de paratonnerre. Les Bnei Israël vont donc être détruits. C'est la fin du Klal Israël.

Aharon s'est alors dit qu'il valait mieux les laisser commettre la très grande 'averah (faute) qui touche à la 'avodah zarah (idolâtrie), plutôt que de leur faire risquer la destruction totale. En réalité, ce que Moshé lui a dit, c'est : ce n'est pas ton problème ; tu n'es pas chargé d'assurer la pérennité du monde. Si HaShem veut que Son monde continue, Il fera en sorte que les choses se poursuivent. Nous avons des mitsvoth (commandements), et nous devons agir selon les mitsvoth. Or, il y a une mitsvah qui interdit de pratiquer l'idolâtrie : c'est à cela qu'Aharon aurait dû se plier, en dehors de toute autre considération ou raisonnement.

L'idolâtrie est interdite et on ne se préoccupe pas des conséquences, même si l'on sait qu'en principe elles devraient entraîner la destruction du Klal Israël. Ce n'est pas à nous de gérer les affaires de HaShem. Il s'en charge.

Le passouq dit : « *Les yeux de Yits'haq s'affaiblirent au point qu'il ne pouvait plus voir* » (Bereshith 27, 1). Le Midrash donne plusieurs explications de la cécité de Yits'haq.

Rabbi El'azar ben 'Azaryah explique : trop faible pour voir la méchanceté du scélérat. Autrement dit, Yits'haq était trop faible pour voir qui était réellement 'Essav. HaShem dit alors : faut-il que Yits'haq sorte dans la rue et qu'on dise de lui : voilà le père du scélérat ? Non. J'affaiblirai sa vue de sorte qu'il ne pourra plus sortir de chez lui. C'est l'application d'un passouq de Mishlei : quand les méchants se lèvent, l'homme se cache (Mishlei 28, 28). Quand les méchants apparaissent, il faut parfois se cacher. De là, les 'Hakhamim (Sages) disent que quiconque élève un mauvais fils, ou un mauvais élève, voit ses yeux s'affaiblir.

Le mauvais fils, on l'apprend ici, du passouq concernant Yits'haq et 'Essav. Quant au mauvais élève, on l'apprend d'A'hiyah ha-Shiloni, prophète dont Yerov'am était l'élève.

Après le règne de Shelomoh ha-Melekh, son successeur fut Re'havam. Les zeqenim (anciens) vinrent le trouver et lui dirent : ton père nous a accablés

d'impôts. Certes, il a construit le Beith ha-Miqdash, mais cette charge est devenue insupportable ; il faut l'alléger. Re'havam répondit non seulement qu'il ne l'allégerait pas, mais qu'il l'alourdirait encore. Le navi vint alors lui annoncer qu'il perdrait neuf tribus et demie. Il ne lui resterait que Yehoudah, Binyamin et une moitié de Menashé. Tout le reste formerait un autre royaume, appelé le royaume d'Israël, par opposition au royaume de Yehoudah, ou royaume du Nord. Le roi de ce royaume du Nord serait Yerov'am. Il n'était pas de la tribu royale, il n'était pas de Yehoudah, mais d'Efrayim, c'est-à-dire de Yossef. On retrouve ici l'ancienne opposition entre Yossef et Yehoudah. Et si l'on donna à Yerov'am la royauté sur dix tribus, la grande majorité du Klal Israël, c'est qu'il devait être un très grand tsaddiq, lui qui était l'élève d'A'hiyah ha-Shiloni.

Lorsqu'on lui donna ce royaume, il commença à raisonner en roi et se demanda comment il allait gouverner. Les Bnei Israël ont la mitsvah de monter trois fois par an à Yeroushalayim. Or, c'est là que se trouve le Beith ha-Miqdash, sur le territoire de son ennemi Re'havam, l'autre roi. À côté du Beith ha-Miqdash se trouve aussi le palais royal. Donc, lorsque les gens iront à Yeroushalayim, ils seront amenés, même formellement, à manifester une forme d'allégeance à Re'havam. On ne peut pas venir au Beith ha-Miqdash et mépriser le roi dont on foule le territoire. Yerov'am se dit alors qu'il ne pouvait pas supporter que ses sujets aillent trois fois par an faire allégeance à son ennemi. Il prit d'abord des mesures radicales et boucha les routes qui menaient à Yeroushalayim. Puis il comprit qu'il fallait organiser quelque chose de positif pour les habitants de son royaume, qui compenserait les trois fêtes de pèlerinage. Il réfléchit donc et décida d'installer, au nord et au sud de son territoire, un taureau à chacun de ces deux endroits.

Il organisa ensuite des fêtes autour de ces taureaux. Que représentaient ces taureaux ? Chaque tribu d'Israël avait un drapeau portant un animal, une sorte d'emblème. Yehoudah avait le lion, que l'on retrouve très souvent sur les parokhoth (rideaux) du Aron (arche). Binyamin avait le loup, Naftali la gazelle, et Yossef le taureau. Or, Yerov'am était de la tribu d'Efrayim, c'est-à-dire de Yossef ; le taureau était donc l'emblème de sa tribu. Lorsqu'il installa ces taureaux et organisa des fêtes autour d'eux, c'était, dans une image actuelle, comme lever les couleurs, hisser les drapeaux comme le font les soldats, rendre honneur aux emblèmes nationaux. Cela n'avait, à l'origine, aucune dimension de 'avodah zarah (idolâtrie). Mais HaShem lui dit que cela ne marcherait pas, que cela deviendrait de la 'avodah zarah. Il répondit qu'il était bien obligé de faire quelque chose et demanda ce qu'il pouvait faire d'autre.

À la demande de Yerov'am, HaShem lui a répondu, pour l'encourager à ne pas faire ces taureaux : si tu ne fais pas les taureaux, alors Je te promets que nous

nous promènerons, Moi, Ben Yishai (David) et toi, dans le 'olam ha-Ba (monde à venir). Cela signifie : Je te mets, toi Yerov'am, à la même hauteur que David. Yerov'am a alors demandé qui marcherait devant, David ou lui. Autrement dit, si on lui demandait de s'effacer devant le descendant de David dans ce monde-ci, il voulait au moins que, dans le monde à venir, ce soit lui qui marche devant. HaShem lui a répondu que, s'il posait cette question, ce ne serait pas lui qui marcherait devant. Il ne lui a pas dit que ce serait David ; Il lui a seulement dit : ce ne sera pas toi. Yerov'am a alors répondu que, si ce n'était pas lui, il faisait le veau. Il a fait le veau et il est devenu l'un des rois les plus idolâtres qu'Israël n'ait jamais connus (Sanhedrin 102a).

La difficulté est que la question qu'il a posée repose sur une incompréhension. Il est dit qu'à la fin des temps HaShem fera avec tous les tsaddiqim (justes) une ronde, et qu'il sera au milieu (Ta'anith 31a). Or, dans une ronde, personne ne marche devant. En réalité, ce que HaShem leur disait, c'est qu'ils seraient tous disposés autour du centre, dont HaShem serait le milieu.

Yerov'am avait été l'élève d'A'hiyah ha-Shiloni, et cela est donc porté, d'une certaine manière, à la responsabilité de son maître : avoir produit Yerov'am. Lui aussi, à la fin de sa vie, ne voyait plus, tout comme Yits'haq. Il y a là l'idée que, si l'on ne veut pas voir ce qui se prépare, on finit par ne plus voir du tout. Ce n'est pas une erreur au sens simple ; cela signifie plutôt qu'on est responsable de l'enseignement que l'on a donné. Bien que ni Yits'haq ni A'hiyah n'aient donné à 'Essav ou à Yerov'am un enseignement de cette nature, ils en portent la responsabilité. Lorsqu'on a été le maître principal de quelqu'un, on devient responsable de lui.

Le Veau d'or des Bnei Israël procède aussi de cette logique : Moshé n'est pas revenu à l'heure, et dès le lendemain il faudrait déjà le remplacer. Mais comment remplacer Moshé ? C'est lui, disent-ils, qui nous a fait sortir d'Égypte. Il y a là une première erreur, peut-être très grave : ce n'est pas Moshé qui a fait sortir Israël d'Égypte, c'est HaShem.

Dans la Haggadah, il est dit clairement : c'est Moi qui vous ai fait sortir d'Égypte, ni par un ange, ni par un séraphin, ni par un messager. Autrement dit, aucune des modalités que l'on pourrait imaginer ne convient : ce n'est ni un processus historique ordinaire, ni un accident naturel, ni quoi que ce soit de cet ordre. C'est HaShem. En d'autres termes, on ne peut pas savoir comment la sortie d'Égypte s'est produite, parce que, si c'est HaShem qui l'a accomplie, cela relève d'un autre monde. Tout ce qui concerne HaShem relève d'un autre monde.

Dès lors, qu'est-ce qui pourrait remplacer quelqu'un qui nous a fait sortir d'Égypte ? Ce ne peut pas être Aharon : ils savent bien que ce n'est pas lui, puisqu'il était là, à côté de Moshé. Alors qui ? C'est Yossef. Car Yossef est celui qui a fait descendre les

Bnei Israël en Égypte. Il y avait la famine, et c'est lui qui a dit à Ya'akov de descendre en Égypte avec toute sa famille, en promettant de les nourrir.

Il ne faut donc pas considérer cette descente en Égypte comme un accident, comme quelque chose de tragique dont on aurait pu faire l'économie. La voie des Avoth est un échec : cela a débouché sur la lutte entre Yehoudah et Yossef, et l'on s'est retrouvé esclaves en Égypte. Il s'agissait donc d'une nouvelle chance. De même que HaShem a donné à l'humanité une nouvelle chance après le Maboul (déluge), puis une nouvelle chance avec Avraham après la tour de Babel, de même le Klal Israël, dans sa version Avraham, Yits'haq, Ya'akov, n'avait pas reçu la Torah, mais faisait déjà la Torah, parce qu'il avait compris que c'était cela qu'il fallait faire. Pourtant, ce n'était pas le résultat d'un choix au sens plein. C'est pourquoi ils ont pu se permettre ce que la Torah interdira ensuite : Ya'akov a pris deux sœurs, et Avraham a épousé sa tante. Ces deux couples n'auraient pas pu exister si l'on avait appliqué les lois de la Torah. De plus, ce Klal Israël ne pouvait pas exister selon les lois de la nature, puisque Sarah et Rivqah étaient toutes deux dépourvues d'utérus ; elles n'étaient pas simplement stériles. Ainsi, ni du point de vue des lois naturelles, ni du point de vue de ce que deviendra la loi de la Torah, notamment les 'arayoth (interdits sexuels), le Klal Israël ne pouvait devenir ce qu'il est devenu.

Pour pouvoir renaître, il faut sortir d'un état de mort. Puisqu'une première forme a déjà existé et qu'il faut faire advenir quelque chose de nouveau, il faut passer par une destruction. Le Maboul a détruit presque toute l'humanité. La tour de Babel a dispersé l'humanité : c'est encore une forme de destruction de l'unité qui s'était constituée autour de Babel. Quant au Klal Israël, il a connu l'esclavage, qui est une forme faible de mort, la galouth (exil) d'esclavage. Dès lors, l'essentiel est la sortie d'Égypte. Mais, pour pouvoir sortir d'Égypte, il fallait d'abord y entrer. Celui qui nous y a fait entrer est donc aussi celui qui a permis la sortie d'Égypte. Il ne s'agit pas de corriger ce qu'il avait fait en sortant d'Égypte : il fallait sortir d'Égypte, sortir de la mort pour accéder à la vie, et, pour cela, il fallait d'abord être en Égypte. Le seul dont on puisse penser qu'il pourrait ressembler à un remplaçant de Moshé Rabbénou, c'est donc Yossef.

C'est pourquoi ce qui sort de l'opération menée par Aharon est un veau, ou plutôt un taureau. Ce qui apparaît n'est pas une 'avodah zarah (idolâtrie) : c'est l'emblème de Yossef qui remplace Moshé. La difficulté est alors la suivante : Moshé Rabbénou était reconnu par tous comme Moshé Rabbénou. Mais comment reconnaître Yossef, ou l'emblème de Yossef, comme celui auquel on pourrait attribuer le rôle de nous avoir fait sortir d'Égypte — ce qui est vrai, en un sens, puisqu'il nous en a fait sortir en nous y faisant d'abord entrer ? Comment lui donner du kavod (honneur), comment lui donner le poids nécessaire pour jouer ce rôle ? Personne ne savait comment faire. C'est pourquoi 'Halakha disent que les seuls à avoir affirmé savoir, ce sont les 'Erev Rav, c'est-à-dire les Égyptiens. Eux savaient comment on rend un culte à un bœuf, à un

taureau. Ce qu'ils proposaient, c'étaient donc des pratiques idolâtres. Ainsi, les Bnei Israël, voulant honorer non pas une idole mais ce qui devait remplacer Moshé, ont adopté des pratiques idolâtres.

Ils ont donc pratiqué l'idolâtrie autour d'un taureau qui, au départ, n'était pas une idole. Mais, dès lors qu'ils en ont fait l'objet d'un culte idolâtre, il est devenu une idole. Lorsqu'on pratique l'idolâtrie autour de quelque chose, cette chose devient une idole. Ce taureau était bien une représentation de Yossef. On objectera cependant que Yossef n'était pas connu comme celui qui les avait fait sortir d'Égypte ; il fallait donc encore investir cette figure d'une fonction qu'elle n'avait pas d'elle-même. Il est même probable que presque personne ne savait qu'ils étaient descendus en Égypte au temps de Yossef, un grand laps de temps s'étant écoulé. Il y avait certes de bonnes raisons, et même de très bonnes raisons, de procéder ainsi au départ ; néanmoins, cela n'annule pas le problème.

Au sujet de la responsabilité, on ne comprend pas comment Rabbi 'Aqiva a laissé une telle ambiance s'installer dans sa yeshivah (école). S'ils étaient tous morts le même jour, on pourrait dire qu'il n'a rien vu venir. Mais ils sont morts sur une période courte, certes, mais tout de même étendue ; il a donc vu que les gens commençaient à mourir. Il s'est certainement posé des questions. Pourquoi ne leur a-t-il pas dit : cherchons ensemble ce qui se passe, nous allons trouver ; peut-être puis-je vous dire ce que je pense ? Je ne connais pas de traces d'un tel raisonnement. Rabbi 'Aqiva a été bouleversé ; il est parti dans le sud, il a pris cinq élèves et il a tout recommencé avec ces cinq. Tout ce que nous avons, c'est l'enseignement de ces cinq. Le Sifri, le Sifra et ainsi de suite procèdent de là. Koulhou aliba de-Rabbi 'Aqiva : toute la Torah que nous avons est la Torah de Rabbi 'Aqiva, transmise à travers ces cinq élèves (Yevamoth 62b ; Sanhedrin 86a).

La même question se pose au sujet d'Avraham Avinou. À 'Haran, il avait des milliers d'élèves et Sarah avait, elle aussi, des milliers d'élèves. Qu'est devenu leur zera' (descendance) ? On peut dire que ces gens-là sont morts, mais leurs enfants, où sont-ils passés ? Il n'y en a plus aucun ; il n'y a personne. Un Midrash dit que tous les hommes se sont appelés Avraham et que toutes les femmes se sont appelées Sarah (Bereshith Rabbah 39, 14). Il n'explique pas pourquoi ils ont disparu ; il se contente de constater cela.

On peut expliquer les choses en disant qu'ils avaient fusionné avec leur maître. Or, dès qu'il y a fusion, il n'y a plus d'enseignement possible. L'enseignement exige une distance entre le maître et l'élève, une circulation, une communication, des possibilités d'influence. Si les parents étaient devenus Avraham et Sarah, ils n'étaient plus disponibles pour leurs enfants ; ils n'existaient plus pour eux. Ces enfants n'ont donc pas eu de parents jouant réellement leur rôle, parce que leurs parents s'étaient identifiés à Avraham et Sarah, avaient fusionné avec eux. Ils ont bien eu des enfants,

mais ceux-ci n'avaient évidemment aucune raison de rester dans l'environnement d'Avraham et Sarah, qui leur avaient, pour ainsi dire, pris leurs parents. Pourquoi Avraham n'a-t-il pas dit : vous commettez une énorme erreur ; on ne va pas donner à tout le monde le nom d'Avraham ? Or, on ne voit nulle part qu'Avraham ait dit quoi que ce soit. Peut-être simplement qu'on n'en parle pas, mais en tout cas on ne sait pas ce que sont devenus ces milliers d'élèves d'Avraham et de Sarah.

Que ce soit Avraham ou Rabbi 'Aqiva, ils ont pensé que, si tu ne comprends pas tout seul, on ne peut pas te l'expliquer. Il y a des choses qu'il faut comprendre par soi-même.

Pour Rabbi 'Aqiva, la réponse est un peu plus compliquée, parce que ses talmidim (élèves) étaient la crème de la crème. Ce n'étaient pas des ignorants à qui Rabbi 'Aqiva aurait appris l'alphabet. C'étaient des gens intelligents, des gens qui auraient dû comprendre qu'il fallait écouter l'autre, qu'il fallait parler avec l'autre, et qu'on ne peut pas se refermer sur son propre enseignement, sur sa propre manière de comprendre, en disant : la mienne, c'est la mienne, et je n'ai rien à faire de ce que l'autre pense ; je sais déjà ce qu'il pense, j'étais déjà à la yeshivah avec lui il y a dix ans, on était ensemble, je connais sa façon de penser, cela ne m'apporte rien ; moi, je vais dans cette direction-là et je ne m'intéresse qu'à ce qui va dans le bon sens, c'est-à-dire dans mon sens. Comment cela a-t-il été possible dans la yeshivah de Rabbi 'Aqiva, qui était justement maqpid (rigoureux) sur toutes ces questions-là ? Je pense qu'avec l'enseignement de Rabbi 'Aqiva, ils ont évidemment connu tout cela, et pourtant ils n'ont pas compris. Rabbi 'Aqiva a donc dû se dire que cela ne marchait pas, qu'il y avait là quelque chose qui n'allait pas. Ce n'est pas parce qu'il y serait pour quelque chose. D'ailleurs, on n'a pas dit que c'était la faute de Rabbi 'Aqiva. Ils n'ont pas mal tourné : ils sont morts. Ensuite seulement, on a expliqué pourquoi ils sont morts. Ce n'est pas la même chose que d'avoir un élève qui tourne mal, car alors on voit qu'il a mal tourné ; ici, on n'a pas vu qu'ils avaient mal tourné, on a enseigné après coup pourquoi ils étaient morts.

Il existe cependant une autre lecture, complètement différente. Le verset dit que ses yeux étaient trop faibles pour voir. On peut comprendre autrement cette faiblesse : ils étaient affaiblis non pas au point d'empêcher toute vision, mais précisément à cause de ce qu'ils avaient vu.

Cette lecture s'explique ainsi. Lorsque Avraham vint ligoter Yits'haq sur le Mizbea'h (autel), il vit que les anges de service, c'est-à-dire les anges les plus proches de HaShem, se mirent à pleurer. Ils pensaient qu'un père allait tuer son fils, et cela leur était insupportable. Des larmes tombèrent, des larmes d'anges, et elles tombèrent dans les yeux de Yits'haq. Ce sont ces larmes qui, à terme, entraînèrent sa cécité. Les

larmes sont faites pour sortir des yeux ; ici, les larmes des anges entrèrent dans ses yeux, et c'est cela qui provoqua finalement l'aveuglement.

Il y a encore une autre explication. Lorsque Yits'haq était sur le Mizbea'h, il leva les yeux et vit la Shekhinah (présence divine) au-dessus de l'autel.

Cela est éclairé par une parabole. Un roi se promène devant son palais et s'aperçoit que le fils de son ami se tient à la fenêtre et l'observe d'une manière qui pourrait lui nuire. Le roi se dit alors : s'il le fait exécuter, son ami en sera anéanti. Il décide donc de ne pas le tuer, mais d'obturer toutes les fenêtres de son appartement, afin qu'il ne puisse plus jamais voir l'extérieur.

De même, lorsque Yits'haq leva les yeux vers la Shekhinah, il vit quelque chose qu'il n'est pas permis de voir. Lorsque Moshé Rabbénou demanda à HaShem : Hareni na eth kevodekha (montre-moi, je te prie, Ta gloire ; Shemoth 33, 18), cela signifie : donne-moi à comprendre comment Tu diriges le monde. HaShem lui répondit : un homme ne peut pas Me voir et vivre ; si l'on Me voit, on meurt (Shemoth 33, 20). Yits'haq aurait donc dû mourir pour avoir vu la Shekhinah. Mais HaShem dit que cela anéantirait Avraham. Au lieu de lui fermer les fenêtres, Il lui ferma donc les yeux. Avraham est ainsi celui qui l'a mis en position de voir la Shekhinah, donc de voir ce qu'il ne fallait pas voir ; et s'il n'est pas mort, c'est parce que HaShem ne voulait pas faire souffrir Avraham.

Yits'haq ne s'en est pourtant pas tiré indemne de cette rencontre avec la Shekhinah. C'est probablement pour cela qu'il devint quelqu'un d'autre, comme s'il était hors du monde. C'est le même sens que lorsqu'on dit qu'il reçut une neshamah (âme) nouvelle. Il a une neshamah nouvelle parce qu'en réalité il est mort : il a vu la Shekhinah, donc il est mort. Mais HaShem a fait qu'il ressuscite avec une autre neshamah. Comme cela a déjà été expliqué, c'est ce qui lui a permis d'avoir une neshamah masculine, et donc d'avoir des enfants.

Si Yits'haq meurt à cause d'Avraham, il n'y a plus de futur pour Avraham, et le projet s'arrête. Ce projet aurait dû s'arrêter à Migdal-Bavel (tour de Babel), mais Avraham a dit qu'il essaierait malgré tout de le porter. Si maintenant Avraham n'a pas de descendance, cela signifie qu'il n'y a plus personne pour assurer ce projet. C'est lui qui a mis Yits'haq dans une situation où il allait mourir, et la raison pour laquelle il ne meurt pas est de ne pas faire souffrir Avraham, qui n'aurait plus de descendance.

Or, curieusement, après la 'Aqedah (ligature), le texte fait dire à Avraham qu'il a failli tuer son fils et que, s'il l'avait tué, il n'y aurait plus eu personne après lui. Tout cela viendrait du fait qu'il ne l'avait pas marié. Il aurait dû marier son fils ; s'il l'avait marié et qu'il avait eu des enfants, alors, même s'il l'avait tué, il ne serait pas perdu. Là où se tient Avraham lorsqu'il envisage de tuer son fils, peut-on penser un seul instant qu'il

n'a pas pensé que cela signifiait qu'il n'y aurait plus personne après lui ? Cela vient ici introduire le fait qu'il va envoyer Eli'ezer chercher une femme pour Yits'haq.

En réalité, il est vrai qu'il ne s'est pas occupé de le marier. Mais même s'il l'avait marié alors qu'il avait encore sa neshamah féminine, il n'aurait pas eu d'enfants. Ainsi, le fait même d'avoir envisagé cela revenait à donner complètement, à abandonner tout son futur.

C'est à HaShem qu'il s'en remet, et c'est précisément dans cet abandon de l'avenir qu'il trouve un avenir. Son fils a reçu cette neshamah masculine. Peut-être cela passe-t-il aussi, d'une certaine manière, par le fait d'avoir vu la Shekhinah. On peut donc mettre bout à bout plusieurs de ces raisons.

Une remarque du Netsiv dit que, lorsque HaShem promet à Avraham qu'il deviendra un grand peuple, Il ne lui parle pas encore d'avoir un enfant ni de sa descendance. La deuxième fois, en revanche, lorsqu'Il lui parle de devenir un grand peuple, Il évoque sa descendance. Or, la première fois, après cette parole de HaShem, Avraham ne construit pas de mizbea'h (autel). En revanche, la deuxième fois, lorsqu'il lui est dit qu'il aura un enfant, il construit un mizbea'h.

Le Netsiv explique alors que rien n'indique nécessairement qu'Avraham devait devenir un grand peuple par le truchement de ses enfants. À 'Haran, il était déjà en train de devenir un grand peuple, avec des gens qui s'étaient rassemblés autour de lui. Un grand peuple n'a pas toujours une origine génétique, si l'on peut parler ainsi. Il peut y avoir un groupe d'hommes qui s'agglutinent autour d'un chef, et le groupe devient de plus en plus important ; c'est alors son peuple, parce qu'il est celui qui les dirige et celui qui les inspire.

Dès lors, si Avraham avait réellement tué Yits'haq, cela aurait-il forcément signifié qu'il ne pouvait plus y avoir de suite ? Peut-être, parce qu'à partir du moment où Avraham se serait disqualifié comme ces idolâtres auxquels on reproche de sacrifier leurs enfants, toute la distinction d'Avraham aurait disparu. Toute la distinction d'Avraham tient à ce qu'il porte des valeurs qu'eux n'ont pas. Mais s'il a exactement les mêmes valeurs, c'est-à-dire si son comportement peut être interprété par les autres comme signifiant qu'il partage leurs valeurs, pourquoi le prendrait-on, lui, pour prince ? Il est peut-être puissant, mais un autre viendra lui faire la guerre et tout sera terminé. À moins que, lorsque HaShem lui a parlé la deuxième fois, en lui disant qu'il serait un grand peuple et en évoquant son enfant, Il ait voulu dire : tu seras un grand peuple de cette manière et pas autrement, c'est-à-dire par ta descendance et non par ton influence. Peut-être est-ce cela qui a été dit. À partir du moment où HaShem lui annonce que ce sera par sa descendance, cette autre possibilité est éliminée.

Il est difficile de comprendre en quoi il y aurait une grandeur à être prêt à tuer son fils, ce qui est une abomination. Tout ce qu'il faut retenir, c'est que l'idée de se sacrifier, ou

de sacrifier pour HaShem, est vraie, mais qu'il est hors de question de la réaliser concrètement. Il n'y a pas eu un ordre explicite de sacrifice : c'est Avraham qui a interprété ainsi. Certains midrashim disent même : Je ne t'ai jamais dit une chose pareille ; jamais Je ne t'ai dit de tuer ton fils. Il est vrai qu'on pouvait lire le verset autrement, mais il semble qu'il existe des midrashim selon lesquels Avraham a envisagé l'autre lecture et a pourtant pensé, à tort, qu'il fallait comprendre ainsi. D'un autre côté, lorsque HaShem lui dit : tu es allé jusque-là, c'est donc la preuve que tu Me crains vraiment, on peut se demander pourquoi Il ne lui dit pas plutôt : comment as-tu pu penser un seul instant que Je te demandais cela ? On est donc obligé de dire que, lorsque HaShem a formulé les choses, Il les a formulées de telle sorte qu'on pouvait entendre qu'il ne fallait pas le faire. Sinon, ce serait comme si HaShem avait changé d'avis, or HaShem ne peut pas changer d'avis.

Par la suite, Yits'haq appelle 'Essav son grand fils : « *va-yiqra eth 'Essav beno ha-gadol - il appela 'Essav son grand fils* (Bereshith 27, 1). Le Midrash s'arrête sur ce mot : gadol (grand). Pourquoi dire gadol ? Il aurait pu dire beno ha-bekhor (son fils aîné), par exemple. Le Midrash n'aime pas du tout le terme gadol. Rabbi Shim'on ben El'azar dit que c'est comme un État qui recrute un colosse pour la garde du roi : gadol veut alors dire qu'il est grand et qu'il protégera le roi.

Une femme avait un fils nain, mais qui l'appelait Makros Lafros. Il s'agit d'un néologisme construit à partir des mots grecs makros, grand de taille, et lafros, qui veut dire léger, très souple, très mobile. Elle disait ainsi que son fils était terriblement leste. Comment se fait-il qu'on ne le recrute pas dans l'armée ? Il lui fut répondu : à tes yeux, il est grand ; pour nous, c'est un nain, et telle est la vérité. De même, HaShem : Yits'haq appelle 'Essav son grand fils, et Rivqah elle-même, lorsqu'elle prend les vêtements pour en habiller Ya'aqov, prend les vêtements de son grand fils. Elle aussi l'appelle donc le grand. Mais HaShem dit : s'il paraît grand à vos yeux, à Mes yeux il est petit.

À ce propos est cité un passouq du Navi 'Ovadyah : Hineh qaton nethatikha ba-goyim (Voici, petit, Je t'ai fait parmi les nations ; 'Ovadyah 1, 2). Le fait que ce soit un passouq de 'Ovadyah est important.

'Ovadyah est l'un des douze prophètes ; c'est celui dont il nous reste le moins de texte, non parce qu'il aurait été moins important que les autres, mais parce qu'il a beaucoup prophétisé sur des réalités qui concernaient sa propre génération. Il a accompli une œuvre considérable à l'époque d'un roi terriblement idolâtre, qui avait pour projet de tuer tous les prophètes. 'Ovadyah cacha deux groupes de cinquante prophètes dans deux cavernes et les nourrit. Il vivait à l'époque d'Eliyahou ha-Navi. Or 'Ovadyah est un ger (prosélyte) venu d'Edom, issu de 'Essav ; c'est donc lui qui a prophétisé sur 'Essav et qui lui a dit, en substance, qu'il était tout petit.

Objectivement, on pourrait dire : peut-être est-il petit, mais il est très nombreux ; c'est le monde entier, c'est Rome. Pourtant, au-devant du bœuf il y a le boucher. Il peut y avoir un grand carnage, un teva'h (massacre), dans le pays d'Edom. Cela signifie qu'effectivement il y a eu beaucoup de monde, mais qu'il y a aussi beaucoup de monde qui meurt. Dans le nombre même, HaShem peut envoyer quelque chose, une grande tuerie, un grand carnage, si bien qu'ils sont nombreux, mais ne le sont plus autant.

Puis Yits'haq l'appelle et lui dit : mon fils. Le Midrash cite alors un verset de Mishlei : *Ki ye'hanen qolo al taamen bo - Quand il prend une voix douce, ne le crois pas* (Mishlei 26, 25). Appliqué ici, cela vise Israël. Que dit donc le Midrash ? Le Kli yaqar interprète ce verset en disant qu'il y a en son cœur sept abominations. Or, dans le Sefer Devarim (Deutéronome), le terme to'évah (abomination) apparaît à propos d'une seule série, mais cette dénomination recouvre dix choses : qu'on ne trouve chez toi personne qui fasse passer son fils ou sa fille par le feu, personne qui exerce le métier de devin, d'astrologue, d'augure, de magicien, d'enchanteur, personne qui consulte ceux qui disent la bonne aventure, personne qui interroge les morts, car tous ceux qui agissent ainsi sont une abomination pour HaShem (Devarim 18, 10-12). À plus forte raison, s'il y a sept abominations dans son cœur, et puisque chaque fois qu'il est question d'abomination cela vaut dix, c'est comme s'il y avait soixante-dix abominations dans son cœur. Et pourtant il lui dit : mon fils. Dire mon fils, c'est s'adresser à quelqu'un en le voyant comme son fils, comme son continuateur, si l'on pèse les mots.

Midrash Rabbah sur Toldoth 65, 11 à 65, 13, sur le passouq de Bereshith 27, 3 : *Yits'haq devenu vieux ; ses yeux s'affaiblirent ; il appela 'Essav son grand fils ; il lui dit : « mon fils » ; maintenant emporte tes armes...*

Yits'haq dit être vieux et ne pas savoir quand il va mourir. Cette remarque introduit ce qu'il dit à son fils pour expliquer pourquoi il lui donne maintenant une bénédiction. Yits'haq est le patriarche du Klal Israël ; il doit penser à sa succession, à l'héritage de son père.

Rabbi Shim'on ben Laqish enseigne que, tant qu'un homme n'est pas encore entré dans les cinq années qui précèdent l'âge auquel sont morts ses parents, ou qu'il les a déjà dépassés de cinq ans, il peut se rire de la mort. Yits'haq se dit donc que, s'il doit atteindre l'âge de son père, soit cent soixante-quinze ans, il lui reste encore de nombreuses années à vivre, puisqu'il a alors cent vingt-trois ans. En revanche, s'il doit mourir à peu près à l'âge où sa mère Sarah est morte, à cent vingt-sept ans, il se trouve précisément dans ces cinq années. C'est pourquoi il dit qu'il est vieux et qu'il ne connaît pas le jour de sa mort.

Cette idée de ne pas connaître le jour de la mort est enseignée dans une Gemara, qui énumère sept choses inaccessibles à l'homme. Les hommes ne connaissent ni le jour de la mort, ni le jour de la consolation, c'est-à-dire le jour où viendra le Mashia'h (messie), ni la profondeur de la justice divine, c'est-à-dire la raison pour laquelle HaShem fait grâce à l'un et non à l'autre, selon la formule *tsadiq ve-ra' lo, rasha' ve-tov lo* (le juste a du malheur, le méchant a du bonheur). L'homme ne sait pas davantage ce qui lui vaut une rétribution, ni ce que l'autre enferme dans son cœur, ni ce qu'il y a dans le ventre d'une femme enceinte, ni quand doit se produire la chute de l'empire romain. Toutes ces sept choses ne sont connues que de HaShem, et le Midrash reprend chacune d'elles en apportant des versets pour le démontrer.

Le jour de la mort, l'homme n'en connaît pas non plus l'heure. Dans Qoheleth (Ecclésiaste), Shelomoh ha-Melekh dit que, même si l'on savait quel jour on va mourir, on ne connaîtrait pas l'heure.

C'est ainsi qu'on enseigne au sujet de David ha-Melekh qu'il savait qu'il allait mourir un certain Shabbath. Il avait demandé à HaShem de ne pas mourir le Shabbath, parce que, ce jour-là, on ne peut pas s'occuper du corps, et il resterait ainsi comme un animal mort. Il demanda donc à HaShem de décaler sa mort d'un jour, mais cela lui fut refusé, parce qu'il empiéterait alors sur le temps de la royauté de son fils Shelomoh. Il demanda alors à mourir le vendredi. Il vaut mieux, lui répondit HaShem, un seul jour où il récite des Tehillim (Psaumes) que les milliers de qorbanoth (sacrifices) que Shelomoh offrira. Il essaya donc d'échapper à la mort en se disant que, tant qu'il étudierait la Torah, le Malakh ha-Maveth (ange de la mort) ne pourrait pas le prendre. En effet, celui-ci ne pouvait pas le saisir, mais il fit en sorte que David entende un bruit et soit obligé de se lever. Au moment même où il se leva, il fut déconcentré, et c'est alors qu'il fut frappé. Il connaissait donc le jour de sa mort, mais non l'heure.

Le jour de la consolation est exprimé par le verset : *ani HaShem be-'ithah a'hishenah - Moi, HaShem, en son temps Je la hâterai* (Yeshayahou 60, 22). La formule est apparemment contradictoire. Si HaShem hâte les choses, elles ne viennent pas en leur temps ; et si elles viennent en leur temps, elles auront lieu en leur temps quoi qu'on fasse. Comment quelque chose peut-il être hâté tout en arrivant en son temps ? Dire simplement que, quel que soit le moment où une chose se produit, c'était son temps, ne suffit pas à expliquer le verset.

La profondeur de la justice divine apparaît dès le début de Devarim (Deutéronome), où il est dit que la justice appartient à HaShem. L'homme ne sait pas non plus ce qui lui vaut une rétribution de HaShem. Qoheleth dit ainsi que le sekhar ha-mitsvah (récompense de la mitsvah) n'est pas la conséquence automatique de la mitsvah ; cela demeure un don. HaShem donne quelque chose, mais, d'une certaine manière, on ne l'a pas gagné. On ne l'a pas gagné par son travail, car si c'était le cas, ce ne serait plus

un don. Cela est intéressant, parce que le point suivant affirme qu'on ne sait pas ce que l'autre cache dans son cœur, et le verset apporté est un verset de Yirmeyahou : *ani HaShem 'hoqer lev bo'hen kelayoth, ve-lateth le-ish ki-derakhav ki-feri ma'alalav - Moi, HaShem, J'éprouve le cœur, Je sonde les reins, pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses œuvres* (Yirmeyahou 17, 10). Or on vient de dire que ce que HaShem donne n'est pas selon le fruit des œuvres. Cela signifie donc qu'en réalité cela reste un don, même si c'est un don que HaShem accorde en fonction de ce qui a été fait, en fonction du fruit des œuvres. Cela demeure un don de la part de HaShem, parce que, même lorsque l'on fait ce que HaShem a demandé, on ne Lui a rien donné. Tout cela est finalement pour nous. Nous n'avons donc rien acquis. Les choses sont données en fonction de ce que nous avons fait, mais nous n'avons rien acquis du tout.

On ignore aussi ce qu'il y a dans le ventre d'une femme enceinte, comme il est dit que tu ne sais pas comment se forment les os dans le ventre de la femme enceinte (Qoheleth 11, 5). De même, on ne sait pas quand doit se produire la chute de l'empire romain, ainsi qu'il est dit : *yom naqam be-libi - le jour de la vengeance est dans Mon cœur* (Yeshayahou 63, 4), dit HaShem.

Le verset suivant répète ce qui a déjà été vu : Yits'haq convoque 'Essav et lui dit : *ve-'athah* (et maintenant), *sa na khelekha* (prends donc tes armes). Il lui demande d'aller lui chercher du gibier et précise qu'il doit emporter son arc et son carquois. *Khelekha* désigne ici l'arme, et *thelyekha* le carquois dans lequel on met les flèches. Le Midrash s'arrête sur cette précision, car lorsqu'on demande à un chasseur d'aller chasser, il est inutile de lui dire de prendre son arc et ses flèches : cela va de soi. C'est précisément pourquoi il examine les termes employés, *khelekha* et *thelyekha*.

Le Midrash comprend d'abord cette injonction comme une exigence morale précise : il faut préparer ses armes et aller chasser de manière licite. 'Hagal (les Sages) expliquent que Yits'haq mangeait de la *she'hitah* (abattage rituel) de 'Essav. Ils disent même que 'Essav savait pratiquer la *she'hitah* avec ses flèches, tant leur précision était grande : elles tranchaient exactement la trachée et les conduits requis, comme dans une *she'hitah* valide. Yits'haq lui signifie donc qu'il ne veut ni viande provenant d'une bête tuée autrement, ce qui serait une *nevelah* (bête morte sans abattage rituel), ni chair de charogne, qui serait *trefah* (bête impropre à la consommation). Il lui demande aussi de ne pas apporter le produit du vol ou de la rapine, de ne pas prendre le gibier de quelqu'un d'autre, mais de lui rapporter ce qu'il aura lui-même chassé. On entend bien, à travers cette mise en garde, que Yits'haq envisage au moins la possibilité que 'Essav puisse agir ainsi ; autrement, il ne serait pas nécessaire de le lui dire. En même temps, il pense probablement que, s'il le formule explicitement, 'Essav s'y conformera. Car même si l'on soupçonne quelqu'un et qu'on lui donne un ordre auquel il obéira, on n'a aucun moyen de savoir, après coup, si l'animal a été tué de la bonne manière.

Le terme *thelyekha*, ton carquois, reçoit ensuite une lecture supplémentaire. Le Midrash isole au début du mot les lettres *tav* et *lamed* et les rapproche de *talouy* (suspendu, dépendant). À partir de là, il entend dans ce mot l'idée que les berakhoth (bénédictions) sont en suspens. Dire qu'elles sont talouy revient à dire qu'elles dépendent de quelque chose. Autrement dit, le plus digne des deux recevra la bénédiction. Le Midrash introduit ainsi, dans la pensée de Yits'haq, la possibilité que la berakhah qu'il veut donner à 'Essav ne lui revienne pas nécessairement. L'emploi de ce mot paraît superflu, puisqu'un chasseur n'a pas besoin qu'on lui rappelle de prendre son carquois pour y mettre ses flèches ; c'est justement parce que le mot semble en trop qu'il devient signifiant. Le texte est alors lu comme laissant entendre que, dans l'esprit de Yits'haq, subsiste un doute, ce qu'évoque le terme de talouy, suspendu : lequel de ses deux fils recevra la berakhah ? Et la décision se ferait selon leur dignité respective.

Cette lecture est remarquable, car rien, dans le texte de la Torah, ne laisse penser explicitement qu'à un moment quelconque Yits'haq ait envisagé que les berakhoth puissent revenir à Ya'aqov. Pourtant, cela rejoint ce qui avait déjà été proposé : si Yits'haq donne ses berakhoth à 'Essav, ce n'est pas parce qu'il veut les donner à 'Essav en tant que personne séparée, mais parce qu'au fond il pense que 'Essav et Ya'aqov sont, d'une certaine manière, une seule et même figure. Ils représentent les deux versants que chacun porte en soi : le bon côté et le mauvais côté. Pour les besoins de l'analyse, 'Hazzal les ont dissociés, ce qui permet d'examiner séparément le penchant à faire le bien et le penchant à faire le mal. Mais le penchant à faire le mal ne signifie nullement qu'un homme serait déterminé à ne pouvoir rien faire de bien. Cela signifie seulement que le type d'épreuve qui sera le sien consistera à surmonter une tendance naturelle au mal. Ya'aqov, lui aussi, aura ses épreuves, mais elles ne seront pas de cet ordre. Il n'aura pas de difficulté particulière à étudier ; en revanche, il connaîtra d'autres épreuves, et elles seront nombreuses. Ce ne seront pas nécessairement des épreuves liées à un penchant au mal, mais ce seront malgré tout de véritables épreuves.

Chacun rencontre des obstacles sur son chemin, mais ces obstacles ne sont pas de même nature chez 'Essav et chez Ya'aqov. Lorsque Yits'haq donne à 'Essav la berakhah (bénédition) de la parnassah (subsistance), berakhah entièrement matérielle, il la lui donne parce qu'il pense qu'ils travailleront ensemble et que 'Essav sera chargé de produire la parnassah pour eux deux. Même si, dans la perspective de Yits'haq, les berakhoth vont à 'Essav, elles doivent être utilisées par lui au service du projet qu'il leur destine.

Or Rivqah sait seulement, par prophétie, que 'Essav n'acceptera pas. Cela ne signifie pas qu'il lui était impossible d'accepter. On voit même qu'il avait peut-être besoin d'un

appui extérieur. Ya'aqov aussi a bénéficié d'aides : HaShem l'a soutenu, s'est révélé à lui, lui a envoyé des rêves et l'a protégé chez Lavan.

Lorsque Ya'aqov, à son retour de chez Lavan, va rencontrer 'Essav, il place devant lui les servantes avec leurs enfants, puis Léah avec les siens, puis Ra'hel avec Yossef. Une figure manque pourtant dans ce tableau : Dinah. Elle est enfermée dans un coffre, parce que Ya'aqov ne veut pas que 'Essav la voie ; s'il la voyait, il la demanderait en mariage, et Ya'aqov ne saurait pas comment refuser. Épouser sa nièce fait en effet partie des unions considérées comme souhaitables. Ya'aqov la cache donc.

'Hazal sont très critiques à l'égard de cette démarche. On comprend bien qu'un père n'ait pas envie de donner sa fille à 'Essav, mais ils disent que si Dinah avait épousé 'Essav, elle lui aurait fait faire teshouvah (retour, repentir). Et s'il avait fait teshouvah, il aurait été plus grand encore que Ya'aqov. 'Essav n'était donc pas condamné à l'échec ; il avait seulement besoin d'un coup de pouce. D'une certaine manière, c'était son frère qui devait le lui donner. Pourquoi penser que Dinah aurait pu l'amener à la teshouvah ? Parce que Dinah, c'est la version féminine de Yossef, et Yossef est l'anti-'Essav. Elle aurait donc pu maîtriser 'Essav, non pas en lui faisant la guerre, mais en l'influençant.

Si l'on comprend les choses ainsi, on peut alors saisir le Midrash. Il y avait, dans le discours de Yits'haq, une possibilité que les berakhoth arrivent chez Ya'aqov : il était plus digne de les recevoir que 'Essav. L'analyse du verset se poursuit ensuite avec l'expression kelekha, que le Midrash rapproche de Bavel. Pourquoi ? Parce qu'il existe dans Daniel un passage qui parle des kelim (ustensiles, vases) : il les a portés dans la maison du trésor de son dieu (Daniel 1, 2). Cette expression renvoie à Bavel. Reste à comprendre le lien entre les berakhoth et Bavel, et le Midrash poursuit précisément dans cette direction.

On avait dit que dans le mot *thelyekha* on retrouve l'idée de suspendre, de pendre. Or, après Bavel, dans la liste des exils d'Israël, vient Paras ou-Madai, la Perse et les Mèdes. Ce sont les Mèdes qui ont pendu Haman ; on retrouve donc ici cette idée du pendu, du suspendu. On a ainsi Bavel, puis Madai. Ensuite vient l'arc, qui renvoie à l'empire grec, parce qu'il y a un passouq dans Zekharyah qui dit : Je soulèverai tes enfants, Tsion, contre tes enfants, Yavan (Zekharyah 9, 13). Enfin, lorsqu'il lui dit d'aller dans les champs pour chasser, les champs renvoient évidemment à Sé'ir, c'est-à-dire à Edom.

Dans les ordres que Yits'haq donne à 'Essav pour aller lui chercher à manger, il y a donc à la fois l'idée que les berakhoth ne sont pas destinées, en vérité, à rester chez 'Essav, et, d'un autre côté, l'inscription d'un projet tourné vers l'avenir. Yits'haq donne les berakhoth parce qu'il pense à ce qui viendra après lui : il se dit qu'il va mourir et qu'il doit mettre en place quelque chose pour le futur. Or, ce qu'il met en place, ce sont les quatre galouyoth (exils). Cela signifie que Yits'haq sait qu'il faudra passer par ces exils.

Si l'on pense au futur, ces exils y sont déjà inscrits. Pourquoi faut-il en passer par là ? Peut-être parce qu'il a été envisagé, à un certain moment, que 'Essav soit un élément décisif dans la construction du peuple juif. Ce que Yits'haq a pensé, c'est qu'après lui, après Ya'aqov, il pourrait y avoir à la tête du peuple une direction bicéphale, une sorte de patriarcat à deux têtes : Ya'aqov-'Essav.

Si 'Essav devait être remplacé, parce qu'en définitive il ne voulait pas jouer le jeu, il faudrait le remplacer par les arba' galouyoth (les quatre exils). Cela signifie que les quatre exils devraient jouer le rôle qu'aurait joué la présence de 'Essav dans la construction du peuple juif. Autrement dit, si 'Essav avait été à l'intérieur, toute l'énergie de Yits'haq serait passée à la génération suivante. On aurait eu tout Yits'haq, et non pas seulement une partie, c'est-à-dire la partie Ya'aqov de Yits'haq. Puisque cela n'aura pas lieu, alors, visiblement, c'était nécessaire. Cette compensation se fera par ces arba' galouyoth.

Comment imaginer une telle compensation ? La question est de savoir ce que sont les galouyoth (les exils), quelle est leur fonction. 'Hagal dit que la galouth sert à récupérer les étincelles des goyim (peuples) se trouvant chez les gerim (convertis). Eux sont capables de prendre des étincelles dans leur pays et de les amener dans le Klal Israël, ce que les Bnei Israël ne peuvent pas faire directement. Ou bien ces étincelles seraient venues par la collaboration de 'Essav, ou bien il faudra aller les chercher dans les quatre galouyoth. En effet, il y aura Bavel, Paras ou-Madai, puis Yavan, et ensuite 'Essav, qui représente tous les autres. Alors pourquoi ces trois-là, qui jouent un rôle fondamental, ne sont-ils pas complètement inclus dans 'Essav ? Parce qu'ils correspondent à des points peut-être plus importants.

En premier lieu, la force brute de Bavel, qui va conquérir Erets Israël et détruire le Beith ha-Miqdash (Temple) ; c'est la pure affirmation de puissance : vous ne me respectez pas, je suis le plus fort, je vous détruis. Ensuite, les Perses : c'est la solution finale, une volonté de tuer les Juifs, tous les Juifs, peu importe qu'ils soient respectueux de la Torah ou non ; on les tue tous, hommes, femmes et enfants. Puis vient la version exactement contraire : la Grèce n'a rien contre les Juifs eux-mêmes, elle a tout contre la Torah. Toutes les gezeroth (décrets) sont des gezeroth contre la Torah : Shabbath, Milah (circoncision), Miquveh (bain rituel), Rosh 'Hodesh (Néoménie). Ces trois dimensions sont absolument fondamentales. Toutes les autres étincelles qui se trouvent dans les autres soixante-dix peuples vont être récupérées dans cette longue galouth chez Edom.

Cela veut dire que, d'une certaine manière, 'Essav n'a pas fait ce qui aurait dû être fait. On voit très bien que, devant Yits'haq, il y a, même de façon inconsciente, les deux possibilités. Rien n'est encore décidé : soit ils vont travailler ensemble, soit Ya'aqov et 'Essav vont être complètement séparés, et seul Ya'aqov sera véritablement le continuateur du travail d'Avraham et de Yits'haq. Cela se décide au moment où il

comprend qu'il y a eu l'intervention de Rivqah, c'est-à-dire l'intervention de la prophétie, la parole de HaShem disant que cela ne marchera pas avec 'Essav. Et si cela ne marche pas avec 'Essav, alors c'est l'autre solution que Yits'haq avait déjà anticipée dans ce qu'il avait dit, dans tout le discours qu'il avait tenu lorsqu'il avait envoyé 'Essav chercher à manger pour pouvoir bénir. On voit ainsi qu'il y a un prix à payer pour qu'il puisse transmettre à la génération à venir.

Mais pourquoi Yits'haq veut-il manger un met succulent avant de donner sa berakhah ? Il y a là un principe que Rav Wolbe expliquait souvent : avec le yetser ha-ra', on doit négocier ; on ne peut pas l'affronter comme cela. Ici, en l'occurrence, Yits'haq va donner quelque chose au yetser ha-ra'. Il va céder sur la taavah (désir) ; il va dire : j'aime cela, va me le chercher.

Il faut donc créer une diversion, l'occuper ailleurs, afin de pouvoir donner la berakhah. Certains expliquent que c'est le même principe pour Yom Kippour. Le yetser ha-ra' ne nous laisserait pas accomplir Yom Kippour ; c'est pourquoi, la veille de Kippour, il existe une mitsvah (commandement) unique dans l'année : manger toute la journée, le 9 Tishri. Manger le 9 est considéré comme l'équivalent du jeûne, parce que c'est la condition indispensable pour que le yetser ha-ra' nous laisse vivre presque comme des anges pendant le jour de Kippour. Il faut payer d'avance ; rien ne se fait à crédit. On aurait pu dire : laisse-nous jeûner, laisse-nous accomplir ce jour, et nous paierons ensuite, le 11. Mais non : il faut payer d'abord. On ne peut pas affronter directement ; il faut trouver quelque chose sur quoi l'on peut céder, évidemment sans entrer dans l'interdit. Céder sur quelque chose, c'est négocier : je renonce à quelque chose parce que je veux atteindre un certain but. Toute chose a un prix.

Ici aussi, il y avait un prix. La suite du Klal Israël (communauté d'Israël), normalement, aurait dû inclure 'Essav avec nous. En effet, la derashah (interprétation) que l'on fait sur « *ki ve-Yits'haq yiqare lekha zera' -car c'est par Yits'haq qu'une descendance sera appelée pour toi* (Bereshith 21, 12) — en lisant *ve-lo kol Yits'haq* (et non tout Yits'haq) — n'est pas imposée par le verset lui-même. On peut très bien lire simplement : c'est par Yits'haq que sera appelée ta descendance, sans être obligé d'être *medayeq* (précis au point d'inférer) *ve-Yits'haq ve-lo kol Yits'haq*. Ce n'est qu'après coup, lorsque 'Essav ne veut pas, que l'on lit dans *ve-Yits'haq* l'idée qu'il ne s'agit que d'une partie de Yits'haq, la partie Ya'aqov de Yits'haq, et non de tout Yits'haq ; autrement dit, nous n'aurons pas 'Essav. Mais, précisément parce que nous n'avons pas 'Essav, il faudra payer autrement.

Cela répond à une autre question. Lorsque HaShem a dit à Moshé Rabbénou qu'il devait aller faire sortir les Bnei Israël de Mitsrayim (Égypte), Moshé Rabbénou a refusé. HaShem s'est finalement mis en colère contre lui. Pourquoi Moshé Rabbénou ne voulait-il pas ? Il a dit à HaShem : tu m'envoies, mais ils vont me demander qui m'envoie ! Quel nom dois-je leur dire ? HaShem lui a répondu : Je sais très bien que ce

n'est pas leur question ; c'est toi qui veux savoir quel est Mon nom. Il lui donne ce nom : « *Ehyeh asher Ehyeh - Je serai qui Je serai* » ; Shemoth 3, 14).

Une des lectures de cette formule est : Je serai avec vous dans les autres exils comme Je suis avec vous dans celui-ci. Moshé Rabbénou répond qu'il ne peut pas aller voir les Bnei Israël et leur annoncer : vous allez sortir d'Égypte, mais il y aura encore d'autres exils. HaShem lui dit : dis-leur simplement Ehyeh (Je serai), Je serai avec vous. Ensuite, ce nom disparaît de l'usage et il est remplacé par le Tétragramme. Ce nom était déjà présent auparavant, notamment dans Bereshith, mais par la suite on n'utilise plus jamais Ehyeh asher Ehyeh.

Moshé dit alors à HaShem : au lieu de faire sortir les Bnei Israël maintenant, de manière miraculeuse, alors qu'ils n'ont aucun mérite, donne-leur plutôt la force de tenir encore les cent quatre-vingt-dix années qui restent, puisqu'ils devaient rester quatre cents ans, et qu'ils sortent ensuite ; il n'y aura plus besoin d'exil. HaShem a refusé ; Moshé n'a pas réussi à l'emporter. On comprend qu'il ne pouvait pas gagner, parce que c'était le prix à payer pour l'existence même du Klal Israël. C'est pour cela que HaShem n'a pas accepté.

Moshé s'est presque opposé en disant : sinon, je n'y vais pas. HaShem lui répond : tu iras, et pour ton refus, tu n'entreras pas en Erets Israël (terre d'Israël). Deuxièmement, puisque tu dis que tu ne peux pas parler, Aharon parlera avec Par'oh (Pharaon). C'est Aharon qui deviendra Cohen Gadol (grand prêtre), alors que cela aurait dû être Moshé Rabbénou. Moshé Rabbénou n'a été Cohen Gadol que pendant les sept jours de milouim (investiture), alors que normalement c'est lui qui aurait dû l'être. Il a perdu tout cela durant cette semaine où il a résisté à HaShem.

Si l'on explique ainsi ce qui vient d'être dit sur Israël, on comprend pourquoi HaShem n'a pas accepté : c'était fondamental ; il n'était pas possible qu'il en soit autrement. Il n'y a pas de Klal Israël qui puisse jouer son rôle sans l'intégralité des exils, parce que le Klal Israël doit jouer le rôle de l'humanité tout entière. Ce qu'Avraham s'est engagé à faire, c'est quelque chose qui, jusque-là, aurait normalement dû être accompli par Adam ha-Rishon (le premier homme), puis par le reste de l'humanité, et qui ne l'a pas été.

Ni dans la version antérieure au Maboul (déluge), ni dans la version de Noa'h après le Maboul, l'humanité n'a été à la hauteur, puisqu'elle s'est de nouveau disqualifiée à la tour de Babel. Dès lors, à la manière de 'Essav, qui, potentiellement, s'il se sépare de Ya'aqov, devient à lui seul le représentant de tous les goyim (peuples), il faut qu'il y ait, d'une certaine manière, une collaboration de l'humanité tout entière au travail consistant à faire aboutir le plan divin : la reconnaissance de HaShem dans le monde.

Peut-être peut-on comprendre ainsi pourquoi la Torah orale est liée à Rabbi 'Aqiva : en effet, tout ce que nous avons procédé des cinq élèves qui ont recueilli l'enseignement de Rabbi 'Aqiva, lui-même descendant de gerim.

Midrash 65, 13, suite : « *Maintenant emporte tes armes et prépare-moi des mets succulents* ».

Le Midrash commente ce verset où il est dit non seulement que Yits'haq dit à 'Essav : « Je veux que tu ailles chercher du gibier », mais qu'il ajoute : « Je veux que tu me le prépares. »

« *Assé-li mat'amim - prépare-moi des mets succulents* ». Il ne s'agit pas simplement de rapporter du gibier pour le gibier. Rabbi Eli'ezer, au nom de Rabbi Yossi ben Zimra, enseigne que trois choses sont dites de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : il était bon à manger, beau à voir, et il accroissait l'intelligence. Ces trois choses sont dites dans un seul verset : la femme, 'Havah, a vu que l'arbre était bon à manger ; de là on comprend qu'il était réellement bon à manger, beau à voir, et précieux en ce qu'il rend intelligent, c'est-à-dire maskil (qui rend intelligent).

À propos des mets, mat'amim, « prépare-moi des mets succulents », le Midrash dit de Yits'haq : auparavant, je tirais plaisir de la vue, mais maintenant que je suis aveugle, je n'ai plus d'autre plaisir que celui du goût. De même, Shelomoh HaMelekh dit dans Qoheleth 5, 10 : quand le bien abonde, ceux qui le mangent abondent aussi ; et quel avantage en revient-il à son possesseur, sinon qu'il le voit de ses yeux ? Le Midrash ajoute que celui qui contemple un panier vide n'est pas semblable à celui qui contemple un panier plein : l'un reste sur sa faim, tandis que l'autre se repaît.

Ce Midrash commence par parler de ce qui s'est passé au moment où 'Havah a mangé du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, en disant qu'il y avait là à la fois quelque chose de bon à manger, de beau à voir, et une jouissance de l'intelligence, puisque cela permet d'accéder à la compréhension des choses. Puis, à propos de Yits'haq, lorsqu'il demande des mets succulents, le Midrash semble dire que c'est un peu la même chose que ce qui s'est passé avec 'Havah : il y a besoin d'une certaine jouissance. Yits'haq dit en effet : auparavant, j'éprouvais du plaisir à voir les choses ; je voyais le monde et j'en tirais du plaisir. Maintenant, je ne le vois plus, et la seule jouissance qui me reste est celle du goût.

Que veut dire Yits'haq ? Il dit qu'il faut pouvoir profiter de la vie, qu'il faut pouvoir jouir du monde. Auparavant, il voyait ; maintenant, il ne lui reste plus que cela. C'est pourquoi il est obligé de dire qu'il veut de bonnes choses. Avant, le fait que les choses ne soient pas spécialement raffinées n'était pas si grave, parce que la jouissance lui venait de la vue des choses. Maintenant, cette jouissance-là, il ne l'a plus ; il est donc obligé de se rabattre, en quelque sorte, sur la jouissance du goût. Il est ainsi en train d'expliquer pourquoi il formule cette demande. Si c'était simplement pour occuper

'Essav, pour que 'Essav fasse quelque chose et se qualifie à recevoir les berakthoth, il n'avait pas besoin de lui demander ensuite de préparer des mets succulents. Pourquoi la Torah met-elle l'accent sur le fait qu'il faut que ce soit préparé comme il aime ? On entend parfois dire des gedolim (grands maîtres) qu'ils ne regardaient même pas ce qu'ils mangeaient, précisément parce qu'ils ne voulaient pas jouir ainsi du monde. Yits'haq, lui, dit au contraire : parce que si je n'ai pas la vision, il me faut absolument l'autre forme de jouissance, le goût.

Il fallait que Yits'haq se mette lui-même dans l'état qui lui permettrait de donner les berakthoth. Pour donner, il faut d'abord avoir reçu. On ne donne pas si l'on n'a rien reçu. Il demande donc à recevoir quelque chose qui lui fasse réellement plaisir. Il y a donc, pour Yits'haq aussi, une nécessité de se qualifier afin de pouvoir donner les berakthoth.

S'il n'y avait eu ni l'un ni l'autre, il aurait peut-être été triste. Or, lorsqu'on est triste, on ne peut pas donner les berakthoth ; on n'a pas d'inspiration dans la tristesse. Pendant les années où Ya'aqov porte le deuil de son fils, HaShem ne lui parle pas. C'est pourquoi la sim'hah (joie) est si importante. Les klaloth (malédiction) de Ki Tavo viennent de ce que les choses n'ont pas été faites avec sim'hah : non pas qu'elles n'aient pas été faites, elles l'ont été, mais seulement parce qu'on y était obligé, en traînant les pieds.

On avait demandé au Rav Moshé Feinstein comment il se faisait que tant de Juifs arrivés en Amérique avaient eu des enfants qui avaient tout abandonné et ne pratiquaient plus la Torah. Une de ses réponses était que ces gens avaient connu des conditions de travail extrêmement difficiles. On ne pouvait pas gagner sa vie sans travailler Shabbath. On prenait donc un emploi le dimanche, puis, comme on n'était pas là le Shabbath, on le perdait systématiquement. Beaucoup ont tout abandonné. Même ceux qui n'ont pas tout abandonné n'ont pas cessé de dire combien il est difficile d'être Juif. Les enfants entendaient leurs parents répéter que c'était difficile. Ils se disaient alors qu'ils ne voulaient pas d'une vie difficile. Ce qui était difficile, c'était le Shabbath ; donc, si l'on ne faisait pas Shabbath, la vie serait plus facile. Toute l'histoire est là. Si l'on présente le Shabbath comme une contrainte insupportable, pourquoi voudrait-on qu'un enfant choisisse de suivre cette voie ?

'Havah a été séduite par ce fruit, qui avait toutes sortes de qualités, et cela a entraîné la mort : elle a mangé, et nous sommes devenus mortels. On pourrait alors se dire que Yits'haq fait ici la même chose à l'envers : lui aussi veut jouir ; il veut que ce soit bon, beau, et l'on voit pourtant ce que cela a donné là-bas, puisque le fruit avait été trouvé bon et beau, et que cela a conduit à la mort. En réalité, qu'est-ce qui a tellement séduit 'Havah ? À partir de quand a-t-elle commencé à voir que le fruit était beau ? C'est après que le Na'hash (serpent) lui a dit : si tu manges ce fruit, tu deviendras un dieu ; et si ton Dieu ne te permet pas d'en manger, c'est parce que Lui-même en a mangé et qu'il

ne veut pas que tu sois comme Lui. C'est donc cette idée de pouvoir devenir dieu qui l'a séduite. Si l'on peut devenir dieu, alors le fruit devient beau, séduisant. Certes, c'est interdit, mais on peut devenir dieu. Tout cela relève de l'orgueil. L'orgueilleux est quelqu'un qui se prend pour dieu. C'est en ce sens que 'Hazal le voient : les gens se prennent pour dieu d'une certaine manière, ils veulent décider. La tour de Babel, c'est cela : désormais, c'est nous dieu, c'est nous qui allons décider.

Yits'haq a besoin, d'une certaine manière, de pouvoir exister. Cela fait penser à ce que Ya'aqov dit à HaShem : « *qatonti mi-kol ha-'hassadim- (je suis trop petit devant toutes Tes bontés* » (Bereshith 32, 11). Cela signifie : c'est trop ; Tu m'en donnes trop ; Tu m'écrases par Tes bontés. C'est ce verset que la Guemara utilise pour dire que l'orgueil est quelque chose de très mauvais. Néanmoins, il faut avoir un sheminith she-bi-sheminith (un huitième de huitième) d'orgueil. Comme l'explique le Gaon, c'est le huitième verset de la huitième parashah. Cela veut dire qu'il dit à HaShem : Tu m'écrases tellement, mais j'ai besoin d'un petit peu d'orgueil, c'est-à-dire qu'il faut que je puisse me tenir debout. Tu veux que je me tienne debout devant Toi ; si Tu m'écrases complètement, je ne peux même plus me tenir debout. La position normale d'un être humain devant HaShem, c'est de se tenir debout, et non d'être totalement écrasé. Tu veux que je me tienne devant Toi, comme on le dit dans la tefilah (prière) de Ne'ilah : Tu as appris à l'homme à se tenir devant Toi. Puisqu'il nous l'a appris, nous devons nous tenir devant Toi ; mais donne-moi un peu de colonne vertébrale, tiens-moi debout, et alors ne m'écrase pas. Ici aussi : je ne peux pas jouer mon rôle si Tu ne me donnes pas, quelque part, un peu de place.

S'il n'a plus aucune jouissance, Yits'haq va sombrer dans une dépression complète. Il lui faut donc absolument éprouver qu'il existe quelque part, qu'il a encore une jouissance, pour pouvoir se mettre en position de donner une berakhah. Sans cela, il n'est plus personne et il ne peut pas donner de bénédiction.

Résumé des cours précédents

Il n'était pas du tout visible dans le texte de la Torah que, pour Yits'haq Avinou, les berakhoth (bénédictions) devaient parvenir à 'Essav. Le Midrash a construit cette idée à partir du moment où Yits'haq ordonne à 'Essav d'aller lui rapporter du gibier, afin qu'il mange un mets qui lui plaise avant de lui donner sa bénédiction.

Lorsque Yits'haq demande à 'Essav de lui rapporter du gibier, comme il en avait l'habitude, il n'est évidemment pas nécessaire de lui dire de prendre son arc et son carquois de flèches. Un chasseur prend naturellement ses armes pour aller chasser. Puisque Yits'haq a formulé cette demande en des termes redondants, le Midrash a

prêté attention aux mots employés pour désigner l'arc et le carquois. Dans le terme utilisé pour le carquois, il a entendu autre chose. Le mot commence par les deux lettres tav et lamed : teli. Or tav-lamed donne tal, ce qui évoque le début du mot talouy (suspendu). Le Midrash a donc entendu que, dans l'esprit de Yits'haq, les berakhoth qu'il voulait donner à 'Essav étaient en suspens. Elles iraient à celui qui en serait le plus digne. Rien de cela ne s'entend directement dans le texte de la Torah, mais cela devient audible à partir du moment où teli apparaît comme un mot superflu dans le contexte. Le Midrash n'a pas interprété le mot entier comme renvoyant à autre chose ; il a utilisé les lettres qui servent à former ce mot en hébreu, tav et lamed.

Le Midrash ajoute ensuite quelque chose d'encore plus étonnant. Dans le terme employé pour l'arc, il entend la notion de keli (ustensile, instrument) et la relie à un passouq (verset) du sefer (livre) de Daniel. Daniel étant lié à Nevoukhadnetsar, cela renvoie à Bavel (Babylone). À partir de là, le Midrash utilise l'ensemble des termes employés par Yits'haq pour y trouver une allusion aux quatre exils : l'exil de Bavel, celui de Paras ou-Madai (Perse et Médie), celui de Yavan et celui d'Édom. Il y aurait donc, dans l'ordre donné par Yits'haq à 'Essav d'aller lui chercher à manger avant de recevoir les bénédictions, quelque chose qui concerne précisément ces quatre exils. Autrement dit, il y a quelque chose à traverser avant d'accéder à la bénédiction. Le Midrash en déduit que ces exils sont nécessaires avant d'arriver à la gueoulah (délivrance) finale. Dans la démarche de Yits'haq, qui veut donner les berakhoth à 'Essav, il y a ainsi une suspension : il n'est pas si certain que ce soit 'Essav qui les reçoive, mais celui des deux qui en sera le plus digne. Cette demande adressée à 'Essav a donc un rapport avec les quatre exils du Klal Israël (ensemble d'Israël) avant la gueoulah finale.

Yits'haq savait qui était 'Essav, mais la relation qu'il entretenait avec lui reposait sur l'idée suivante : il est vrai que, pour l'instant, 'Essav n'est pas vraiment à la hauteur ; pourtant, si on l'accompagne, si on ne l'écarte pas, si on le soutient, il peut peut-être devenir quelqu'un de tout à fait acceptable et jouer le rôle que Yits'haq Avinou voulait le voir jouer.

Pourquoi Yits'haq avait-il une idée du rôle que 'Essav devait jouer ? Parce qu'il avait eu des jumeaux. Il pensait donc que ceux qui prendraient en charge la génération suivante après lui seraient ses deux enfants. Il faut rappeler que la relation de Yits'haq à une éventuelle descendance était la même que celle de Rivqah : chacun d'eux disait, en substance, qu'il voulait des enfants, mais seulement avec ce conjoint-là. Il n'était donc pas question d'introduire une autre femme, comme cela se produira chez les autres Avoth (Pères) : Avraham comme Ya'aqov auront plusieurs femmes, tandis que Yits'haq n'en aura qu'une seule. De même, Yits'haq n'a qu'un seul nom, alors que les autres en ont plusieurs. Au lieu d'avoir un seul enfant, il en a deux, mais ce sont des jumeaux ; ils doivent donc travailler ensemble. Comme ils ont des natures différentes, et par conséquent des capacités différentes, chacun doit jouer un rôle distinct dans le duo

qu'ils forment. Ainsi, lorsque Yits'haq donne la berakhah à 'Essav, ce n'est pas parce qu'il ne voulait pas la donner à Ya'aqov.

Dans le projet de Yits'haq Avinou, 'Essav est chargé de l'intendance, tandis que Ya'aqov doit développer la Torah. 'Essav, lui, doit la faire connaître, la répandre, et assumer aussi la dimension matérielle. Lorsque Yits'haq donne la berakhah à 'Essav, il s'agit donc, dans son intention, d'une berakhah qui doit bénéficier également à Ya'aqov. Rivqah sait cependant par prophétie que 'Essav ne jouera pas ce rôle : il s'appropriera cette berakhah pour lui seul. La conséquence en serait que Ya'aqov n'aurait plus rien ; or, sans rien, il est impossible de vivre, et le Klal Israël serait perdu, incapable même d'exister. Il y va donc de l'existence même du Klal Israël que ces berakhoth n'échoient pas à 'Essav, lorsqu'on sait ce qu'est 'Essav. C'est ce que Yits'haq n'avait pas compris au départ, mais qu'il finit par comprendre.

Yits'haq est quelqu'un qui entend la leçon. Lorsqu'il comprend qu'il s'est passé quelque chose et qu'il a été trompé, il dit : Gam baroukh yihyé (il sera aussi béni). La berakhah qu'il avait donnée par erreur à Ya'aqov ne valait d'abord rien pour lui, puisqu'une berakhah non donnée volontairement ne vaut rien. Mais à partir du moment où il valide l'opération, il déclare en substance : cette berakhah que j'ai donnée, je la confirme ; désormais, je comprends, et je la donne réellement à Ya'aqov. Ce que Yits'haq comprend alors, c'est que 'Essav ne jouera pas le rôle qu'il voulait lui voir jouer.

Si 'Essav avait tenu le rôle que Yits'haq attendait de lui, la démarche d'Avraham Avinou aurait pu s'accomplir ainsi : son peuple, ses descendants, auraient assumé le travail qui incombe normalement à l'humanité tout entière.

C'est le travail qu'Adam ha-Rishon aurait dû accomplir et qu'il n'a pas accompli ; il est donc devenu la tâche de l'humanité entière. Or l'humanité a échoué : cela a donné le Maboul (déluge). Elle a de nouveau échoué : cela a donné la Tour de Babel. C'est alors qu'arrive Avraham, qui dit qu'il va essayer de le faire. Il ne le fera pas pour lui seul : il accomplira tout le travail, mais, lorsqu'il aura réussi, cela vaudra pour l'humanité entière. Encore faut-il que l'humanité soit, d'une certaine manière, associée aux Bnei Israël (enfants d'Israël), même de façon lâche et indirecte.

L'idée était donc que, avec 'Essav représentant tout le reste du monde et Ya'aqov, si tous deux avaient travaillé ensemble, l'affaire aurait été accomplie. Mais si 'Essav ne travaille pas, Ya'aqov devra trouver des éléments qui fassent le lien entre lui et les autres peuples, afin que sa démarche, qui est l'aboutissement de celle d'Avraham, soit bien une démarche pour l'humanité tout entière. C'est en ce sens que le Midrash dit qu'il faudra passer par les exils, les quatre exils. Ou bien l'on passait par 'Essav, ou bien il fallait passer par les exils au milieu des peuples, dont 'Essav est le représentant ; avec

Yishma'el, ils sont les dirigeants des shiv'im oumoth (soixante-dix peuples), ils représentent ces soixante-dix peuples.

Si l'on comprend que les choses doivent fonctionner ainsi, on comprend aussi pourquoi, lorsque HaShem ordonne à Moshé Rabbénou d'aller faire sortir les Bnei Israël de Mitsrayim (Égypte), Moshé Rabbénou refuse et résiste pendant une semaine entière ; cela lui coûtera d'ailleurs très cher. L'une des raisons de ce refus est la suivante. Lorsque HaShem lui dit qu'il va faire sortir les Bnei Israël et qu'il devra leur annoncer leur sortie d'Égypte, Moshé Rabbénou répond qu'ils lui demanderont qui l'envoie et ce qu'il devra leur répondre. Autrement dit, sous quel nom divin devra-t-il se présenter ? Le Midrash explique que HaShem lui dit en substance : je sais bien que ce n'est pas seulement la question qu'ils te poseront ; c'est toi-même qui veux savoir quel est Mon nom. Il lui répond alors : Ehyeh Asher Ehyeh (Je serai qui Je serai). Cette expression est systématiquement traduite par certains par je suis qui je suis, alors qu'il s'agit d'une faute de traduction grossière, car Ehyeh est un futur : je serai. Or ce nom divin, sous lequel HaShem s'est présenté à Moshé Rabbénou, disparaîtra ensuite complètement : on ne l'utilisera plus jamais par la suite. Il sera remplacé par le Tétragramme ou par d'autres noms, mais lui ne réapparaît pas.

L'une des lectures de Ehyeh Asher Ehyeh est la suivante : dis-leur que Je serai avec eux dans les exils ultérieurs comme Je serai avec eux dans cet exil-ci. Moshé Rabbénou répond qu'il ne peut pas annoncer une telle chose aux Bnei Israël : il ne peut pas venir leur dire qu'ils vont sortir d'Égypte tout en leur apprenant qu'il y aura encore d'autres exils. HaShem lui dit alors qu'il leur dira seulement : Je serai avec eux dans cette galouth (exil). En réalité, lorsque Moshé Rabbénou dit qu'il n'ira pas, il veut dire à HaShem : au lieu de faire un miracle et de faire sortir maintenant des Bnei Israël qui n'ont pas de mérite, qui sont idolâtres exactement comme les Égyptiens, il aurait fallu leur donner la force de résister et de tenir encore cent quatre-vingt-dix ans, afin de passer de deux cent dix à quatre cents ans, qui était la durée dont HaShem avait parlé à Avraham Avinou. À ce moment-là, ils seraient sortis et il n'y aurait plus jamais eu d'exil. Mieux valait cela que de les faire sortir prématurément et qu'il faille ensuite connaître d'autres exils parce que le temps d'exil en Égypte n'avait pas été complété. HaShem a refusé.

Avec ce qui précède, on comprend très bien pourquoi HaShem a refusé. Puisque 'Essav ne joue pas le jeu, il faut nécessairement passer par l'autre solution, qui consiste à aller recueillir une forme de contribution des oumoth ha-olam (nations du monde) au travail des Bnei Israël. Cette contribution se fait par le biais des gerim (convertis).

Il y a, à ce sujet, la théorie de la brisure des vases. Au commencement, il y avait une très grande lumière qui devait être contenue dans des vases, mais ces vases ont éclaté : ils n'ont pas été capables de contenir une telle lumière. Cette lumière s'est alors répandue sous forme d'étincelles qui sont arrivées partout. Ces étincelles sont

dispersées en tous lieux, et il s'agit de les récupérer ; il revient aux Bnei Israël de recueillir toutes ces étincelles. Mais le Klal Israël ne peut pas aller les chercher lui-même, parce que ces étincelles sont enfouies dans la culture de tous ces peuples, dans lesquelles ils ne peuvent pas entrer sans en être affectés négativement. En revanche, les gens de ces peuples, parce qu'ils sont nés dans cette culture, ont de quoi y résister. S'ils récupèrent ces étincelles et se convertissent ensuite, lorsqu'ils rejoignent le Klal Israël, ils ramènent avec eux ces étincelles. Mais comment ces gens vont-ils avoir envie de se convertir ? Il faut bien qu'ils entrent, d'une manière ou d'une autre, en contact avec les Bnei Israël. Cela se fait par le biais de la galouth (exil). Ainsi, l'une des explications de la galouth est qu'elle expose, d'une certaine manière, les valeurs de la Torah aux différents peuples et suscite ainsi quelques personnes qui ramènent des étincelles.

Cette théorie des étincelles est à l'œuvre, par exemple, lorsqu'au moment de la sortie d'Égypte il est écrit : va-yenatslou eth Mitsrayim (ils dépouillèrent l'Égypte). Rashi explique que les Bnei Israël ont laissé l'Égypte comme une nasse dans laquelle il ne restait plus aucun poisson. Cela signifie qu'ils ont fait sortir toutes les étincelles qu'il était possible de faire sortir d'Égypte. Par conséquent, il n'y a plus de raison d'aller en Égypte, parce qu'il n'y a plus rien à y chercher. Si HaShem a dit qu'on ne retournerait plus s'installer en Égypte, c'est précisément parce qu'il n'y a plus rien à y chercher là-bas. Toutes les étincelles égyptiennes sont déjà chez nous, par le biais du séjour des Bnei Israël qui sont sortis d'Égypte.

C'était, en quelque sorte, dans la demande que HaShem avait adressée à 'Essav : il devait jouer un certain rôle. Au début, il le joue, puisqu'il apporte à son père la nourriture que celui-ci lui demande. Il respecte même les règles que son père lui a imposées ; il ne vole pas pour cette nourriture. Mais il ne joue pas la suite du rôle. S'il recevait les berakhoth (bénédictions), il refuserait de jouer ce rôle jusqu'au bout ; il ne serait donc plus digne de les recevoir. Il ne peut pas les recevoir, puisqu'il les prendrait pour lui-même : son ego s'en emparerait, et il ne les partagerait pas avec Ya'aqov. Dans quelle mesure Ya'aqov va-t-il les recevoir ? Lui aussi va en faire profiter d'autres : les Bnei Israël, dans leur galouth, feront eux aussi profiter les goyim de certaines choses.

Pourquoi Yits'haq dit-il à 'Essav : tu m'amèneras du gibier et tu m'en feras des mets succulents ? Comment comprendre que notre patriarche Yits'haq soit présenté comme quelqu'un qui aime simplement bien manger ? Le Midrash explique ici qu'il est question de manger quelque chose de bon. Rabbi Eli'ezer dit au nom de Rabbi Yossi ben Zimra qu'il y a trois choses qui sont dites à propos du 'Ets ha-Da'ath Tov ve-Ra' (arbre de la connaissance du bien et du mal) du Gan 'Eden (l'arbre dont il ne fallait pas manger les fruits). Lorsqu'elle a vu le fruit, la femme a vu qu'il était bon à manger, beau à voir, et qu'il accroissait l'intelligence. Tout cela est dit dans un seul verset : la femme vit que l'arbre était bon à manger, agréable à la vue, et désirable pour rendre

intelligent. Plus précisément, il ne s'agit pas seulement d'un accroissement de l'intelligence : cela signifie qu'elle deviendrait comme un dieu, ainsi que le Na'hash (serpent) l'avait dit à 'Havah. Car ce n'est qu'après avoir entendu le Na'hash dire que, si elle mangeait de ce fruit, elle deviendrait un dieu, qu'elle a vu les choses ainsi.

Le Na'hash avait dit à la femme que, si HaShem leur avait interdit de manger de ce fruit, c'était parce qu'Il en avait Lui-même mangé et que c'était ainsi qu'Il était devenu Dieu ; s'ils en mangeaient à leur tour, ils seraient eux aussi des dieux. Cette aspiration touche à quelque chose de très profond dans l'être humain : presque tous les hommes, dès qu'ils réfléchissent un peu, veulent d'une certaine manière être Dieu. Cela vient du fait que l'homme est créé à l'image de HaShem ; il veut donc être tout-puissant. Ce n'est d'ailleurs qu'au moment où elle a entendu le Na'hash lui promettre : vous serez comme des dieux, que le fruit est soudain devenu bon à manger, beau à voir et susceptible de donner de l'intelligence.

Le Midrash établit un parallèle avec Yits'haq. Lorsqu'il demande des mets succulents, cela correspondrait, en un sens, à ce registre du bon à manger, du beau à voir et de ce qui procure une forme d'accomplissement. Ce serait cela que Yits'haq rechercherait. En réalité, il faut comprendre les choses un peu autrement.

Le Midrash explique que Yits'haq dit en substance : tant que je voyais, je prenais plaisir à ce que je voyais ; maintenant que je ne vois plus, il ne me reste comme plaisir que ce qui passe par les autres sens, notamment l'odorat. Ce sont donc désormais les autres sens qui peuvent lui procurer de la jouissance. C'est aussi ce qu'exprime Shelomoh ha-Melekh : on mange également avec les yeux.

Rav Wolbe avait l'habitude d'enseigner que, lorsqu'on veut accomplir quelque chose d'important, on comprend que le yetser ha-ra' (mauvais penchant) ne voudra pas nous laisser le faire et qu'il cherchera à nous mettre des bâtons dans les roues. Il faut donc, disait-il, négocier avec le yetser ha-ra' : lui céder quelque chose qui ne relève pas de l'interdit. Ici, Yits'haq cède précisément sur ce point. Il accepte de manger en essayant de prendre plaisir à la nourriture ; il ne mange pas seulement pour avoir la force de servir HaShem, mais pour éprouver du plaisir. Ainsi, le yetser ha-ra' reçoit sa part ; il est nourri et, pendant ce temps, il le laisse tranquille. Yits'haq peut alors donner une berakhah qui vient d'en haut ; sans cela, il ne pourrait pas véritablement la donner. Rav Wolbe disait que c'est toujours ainsi : lorsqu'on a de la difficulté à étudier, il faut trouver quelque chose à donner au yetser ha-ra', comme un os à ronger, afin qu'il nous laisse accomplir la chose vraiment importante que nous voulons faire. On ne peut évidemment pas lui céder quelque chose d'interdit ; il faut céder sur quelque chose qui relève probablement du plaisir, mais sans recourir à un plaisir interdit.

C'est donc cela que Yits'haq voulait faire lorsqu'il a dit qu'il voulait manger des mets succulents. À ce stade, Yits'haq a envoyé 'Essav dans les champs, vers le sedeh Edom, ce qui renvoie au quatrième exil.

Midrash Rabbah : Toldoth 65, 14 : Rivqah a dit à Ya'aqov : « *Écoute maintenant ma voix, mon fils ; va au tson (petit bétail), je t'en prie.* »

Rivqah intervient pour construire un Ya'aqov capable de recevoir les berakhoth, c'est-à-dire un Ya'aqov qui puisse se présenter comme celui auquel Yits'haq destine ces bénédictions, un Ya'aqov qui puisse se faire passer pour 'Essav. Puisque 'Essav est censé rapporter du gibier qui fasse plaisir à son père, Rivqah, qui sait faire, va préparer la viande de manière à lui donner le goût du gibier, tel que Yits'haq l'aime. Pour cela, il faut commencer par aller chercher des chevreaux. Il faut en prendre deux, et l'on sait par ailleurs qu'il y aura effectivement du deux dans ce que 'Essav rapportera.

Lorsqu'elle dit : « Écoute maintenant ma voix », il faut entendre : « Je te parle, écoute ma voix. » Cette voix est celle de sa mère, mais ce qu'elle lui dit relève en réalité de la prophétie. Tout cela repose sur le fait qu'elle est prophétesse. Sinon, comment saurait-elle ce que Yits'haq a dit à 'Essav ? Cela n'a pas été rendu public ; la conversation a eu lieu en privé, entre Yits'haq et son fils 'Essav. C'est bien par prophétie que Rivqah sait ce que Yits'haq vient de demander à 'Essav ; elle met donc en place une stratégie pour que les berakhoth parviennent à Ya'aqov.

Elle lui dit d'aller au tson, au bétail. En vérité, on devrait plutôt dire d'aller « à l'étable », car on ne va pas au troupeau de cette manière. Mais ce terme est interprété comme signifiant : va et précède le Klal Israël (collectivité d'Israël). Cela renvoie à un passouq de Ye'hezqel 34, 31, qui dit : « *Je ferai de mon troupeau, de mon tson, le troupeau de mon pâturage* », c'est-à-dire : ce peuple deviendra mon peuple. Ainsi, dans cette démarche, il s'agit de construire le peuple de HaShem.

Rivqah lui dit de rapporter de là-bas deux bons petits chevreaux. Était-il nécessaire de préciser qu'ils devaient être bons ? Il n'était évidemment pas question d'en apporter de mauvais. Cela signifie plutôt que, s'il en trouve deux qui conviennent, c'est bien ; sinon, il peut les prendre sur sa dot.

On explique, au nom du Or ha-Hayim, que c'est en réalité Yits'haq qui s'était engagé auprès de Rivqah à lui fournir quotidiennement deux petits chevreaux. Elle peut donc dire à Ya'aqov de les prendre, puisqu'ils proviennent du troupeau de Yits'haq et qu'ils lui sont donnés chaque jour. Lorsqu'on entend l'expression « deux chevreaux », il ne faut pas nécessairement l'entendre au sens strict de petits animaux : de même que, lorsqu'on parle du Veau d'or, il s'agit en réalité d'un taureau et pas obligatoirement

d'un veau, ici aussi le terme désigne des chevreaux ou des boucs, l'expression étant employée parce qu'elle convient davantage au contexte du repas.

Rabbi Abahou dit au nom de Rabbi El'azar ben Azaryah (Bereshith Rabbah 65, 14) que le mot tov (bon) est ici superflu en apparence. S'il est pourtant employé, c'est pour indiquer que ce qui est demandé à Ya'aqov sera bon pour lui et bon pour ses descendants. C'est bon pour lui, parce que c'est par ce moyen qu'il obtiendra les berakhoth : il fournit en fait à Yits'haq ce qui lui permettra de lui donner les berakhoth. C'est bon aussi pour ses descendants, car dès qu'il est question de deux boucs, on pense aux deux boucs de Yom ha-Kippourim (le Jour du Grand Pardon), dont l'un est le bouc émissaire et l'autre celui qui devient un qorban (offrande) et fait l'objet de la she'hitah (abattage rituel). Ainsi, dans ce que sa mère lui donne, il n'y a pas seulement l'équivalent du gibier que 'Essav rapportera à Yits'haq ; ces chevreaux viennent aussi lui permettre d'obtenir la berakhah.

Cela lui permettra effectivement d'obtenir la berakhah, mais l'enjeu a aussi une portée beaucoup plus lointaine : quelque chose qui accompagnera les Bnei Israël (les enfants d'Israël), de manière effective ou symbolique. Toute la 'avodah (service cultuel) de Yom ha-Kippourim tourne essentiellement autour de ces deux boucs. Tout le vidouy (confession), c'est-à-dire tout le processus de la teshouvah (retour, repentir), se fait principalement sur l'un d'eux ; l'autre est chargé de toutes les fautes d'Israël et envoyé au loin, le fameux bouc émissaire. En même temps que cela permet à Ya'aqov d'obtenir les berakhoth, cela montre aussi que tout ce que font les Avoth (les patriarches) a un impact sur toute l'histoire. Il est donc intéressant de mettre en parallèle les berakhoth reçues à ce moment fondateur et la kapparah (expiation) de Kippour pour toute l'histoire. Comme si, dans ces berakhoth, il y avait déjà une dimension de Kippour.

Autrement dit, en donnant à manger et en étant ainsi l'artisan, pour une part, des berakhoth qu'il va recevoir, Ya'aqov participe lui-même à leur venue. Les berakhoth, c'est Yits'haq qui doit les donner ; en principe, c'est son rôle. Mais on voit ici qu'il ne pourra accomplir ce rôle qu'avec ces deux chevreaux. Ce qu'il mangera lui permettra de donner la berakhah. Ces deux chevreaux portent donc en eux une puissance de berakhah, mais aussi une puissance de kapparah pour le Klal Israël. Cette kapparah que Yom ha-Kippourim donne chaque année au Klal Israël est quelque chose d'absolument extraordinaire. Elle est fondamentale, parce qu'elle touche à la teshouvah.

La teshouvah est quelque chose qui a été créé avant le monde. HaShem a créé un monde dans lequel une chance est donnée aux hommes : leurs actes ne sont pas définitifs. À tête reposée, on peut réfléchir et se demander si l'on est vraiment d'accord avec ce que l'on a fait. Parfois, on a agi dans la précipitation, sous l'effet de la colère, de la fatigue ou d'un autre état. Puis, avec du recul, on peut reconsidérer ce que l'on a fait et le modifier. C'est cela, la puissance de la

teshovvah : on peut revenir sur ce qu'on a fait et le transformer, faire en sorte que ce qui était une 'averah (faute) devienne maintenant une mitsvah (commandement).

Peut-on imaginer quelque chose de plus puissant, de plus extraordinaire que cela ? Cela devient possible à partir du moment où l'homme, ou celui qui bénéficie de la berakhah, en est aussi, dans une certaine mesure, l'artisan. Il y est pour quelque chose. C'est comparable à ce qui avait été expliqué au sujet de la préparation à la Qabbalath ha-Torah (le don de la Torah) : les Bnei Israël ne devaient pas être seulement du côté de celui qui reçoit, mais aussi du côté de celui qui donne. Ainsi, ils se donnent en quelque sorte les choses à eux-mêmes. HaShem nous donne la possibilité, d'une certaine manière, de nous donner nous-mêmes ce qui nous est donné. Pas totalement, bien sûr. On n'est pas dans une enfance permanente : il y a un moment où l'on peut devenir adulte, et où l'on doit devenir adulte. Tout cela commence ici, au moment où se construit le Klal Israël, à l'époque des Avoth. Cela se met en place maintenant, dans le passage de la deuxième à la troisième génération des Avoth.

Rivqah fait alors comprendre à Ya'aqov qu'il va devoir se faire passer pour 'Essav. Ya'aqov répond que c'est impossible : à première vue, on voit immédiatement qu'il n'est pas 'Essav. 'Essav est poilu, tandis que lui est complètement 'halaq (lisse). Il s'agit donc d'abord de quelque chose qui se joue au niveau de l'apparence.

Au premier abord, Ya'aqov comprend bien qu'il ne sera pas possible de tromper Yits'haq simplement parce qu'il est aveugle. Même s'il ne voit pas, il demandera qu'on s'approche, il touchera aussitôt les bras et les mains, et il comprendra immédiatement que ce n'est pas 'Essav qui se tient devant lui. Personne ne peut sérieusement penser qu'on puisse abuser Yits'haq en couvrant quelqu'un de peaux de chevreaux, même cousues sur le corps : il est impossible d'imaginer qu'il se laisserait prendre à un tel procédé.

Midrash Toldoth 65, 15 : « vois, mon frère «'Essav est poilu »

Le Midrash donne donc à la parole de Ya'aqov, « mon frère 'Essav est poilu », un sens qui dépasse entièrement la description physique. Il faut entendre que 'Essav est un homme démoniaque, plus qu'un homme, en quelque sorte. À l'appui de cette lecture, un passouq du Navi (Prophètes) est invoqué pour décrire une situation proprement démoniaque, où tout se trouve renversé (Yeshayahou 13, 21). En face de cela, Ya'aqov dit : *va-ani 'halaq* (et moi, je suis lisse). Mais le mot 'halaq, 'het-lamed-qof, peut aussi se lire 'heleq (part). Ya'aqov peut alors être compris comme disant qu'il est le 'heleq de HaShem, la part de HaShem. Cette expression est d'ailleurs une formule classique dans la maison d'Israël, et elle apparaît déjà ici, chez Ya'aqov. Il ne s'agit donc pas d'une histoire de pilosité : 'Essav est du côté du démon, si l'on peut parler ainsi, tandis que

Ya'aqov affirme qu'il est du côté de HaShem et qu'il n'y a entre eux aucune commune mesure.

Le Midrash formule alors une image très dure : deux hommes se tiennent au bord d'une aire où tombe la grêle, l'un hirsute et l'autre chauve. La grêle tombe sur tous deux, mais, sur la tête du chauve, elle reste posée à la surface ; il peut donc l'écarter de la main. Chez l'homme hirsute, au contraire, elle se prend dans les cheveux, devient comme une partie de lui-même, et il ne peut plus l'écarter. C'est ainsi qu'est comprise la situation de 'Essav, l'inique : il se vautre dans les crimes pendant toute l'année, sans disposer d'aucun processus d'expiation pour la faute.

À la sortie d'Égypte, lorsque les anges disent à HaShem : ceux-ci sont idolâtres, et ceux-là aussi sont idolâtres ; pourquoi fais-Tu sortir les uns et noies-Tu les autres ? Il y a pourtant Yom ha-Kippourim pour expier ! HaShem a voulu qu'il soit possible d'expier, c'est-à-dire que l'avenir demeure toujours ouvert. On retrouve cette même idée avec le qorban ha-Tamid (sacrifice perpétuel). HaShem a imposé qu'on Lui apporte chaque jour, matin et soir, un qorban, qu'il présente comme la'hmi (Mon pain) : vous devez Me donner cela. À première vue, cela pourrait faire penser à une divinité qui réclame quelque chose. Mais 'Hagal (les Sages) expliquent que, lorsque l'on apporte le qorban ha-Tamid du matin, il efface toutes les fautes de la nuit et donne ainsi une page blanche pour la journée ; lorsque l'on apporte celui de la fin de l'après-midi, il donne une page blanche pour la nuit. Chaque jour comporte donc deux pages blanches, et, une fois par an, vient un nettoyage complet : Kippour. Il y a ainsi la possibilité de construire un avenir nouveau. C'est cela, être la part de HaShem. HaShem, c'est la vie, ce qui donne la vie ; lorsqu'on est la part de HaShem, on est pleinement vivant, toujours. Cela signifie qu'on a chaque jour la possibilité d'inventer une nouvelle journée et une nouvelle nuit. Bien entendu, cela ne veut pas dire que, si l'on a tué son voisin pendant la nuit, on peut le matin faire comme si de rien n'était. Pour les fautes ordinaires, en revanche, il y a un nettoyage.

Le Midrash rapporte un enseignement attribué à Rav Yits'haq à propos du sa'ir (bouc velu), c'est-à-dire 'Essav, au sujet duquel les notes Verdier indiquent que la parabole est inadéquate et que le sens en est obscur. Lorsque Ya'aqov dit que son frère 'Essav est ish sa'ir (un homme velu), cela signifierait qu'il emportera sur lui toutes les fautes, avonotham (leurs fautes). Le terme est alors rapproché de Ya'aqov, qui est ish tam (homme intègre), comme si l'on entendait dans avonotham les fautes du tam. Le sens exact demeure difficile à établir, car cela semble présenter les choses comme si 'Essav allait porter toutes les fautes du Klal Israël, être chargé de tous les péchés d'Israël, puis être désintégré. Ce motif introduit finalement pour 'Essav un rôle nouveau, fondamental, mais non pas le rôle constructif qu'il aurait pu jouer, comme on l'a dit jusqu'ici. Il aurait pu le jouer, et il pouvait réellement le faire, s'il l'avait voulu. Mais, en

définitive, il ne l'a pas fait et n'a pas voulu le faire. Dès lors, il devient fautif et il portera les fautes.

Cet enseignement semble dire que si Ya'aqov a fauté, 'Essav y est aussi pour quelque chose, parce qu'il l'a obligé à jouer, lui aussi, une part de son rôle. 'Essav n'était pas là, alors qu'il était fondamental qu'il y ait du 'Essav dans le processus de réparation du monde et de construction du monde.

'Essav aurait pu, d'une certaine manière, jouer ce rôle pour lequel il aurait pu bénéficier de l'aide de Ya'aqov, mais Ya'aqov a refusé de l'aider. Ce refus n'est pas très net de la part de Ya'aqov. 'Hazal disent en effet que Ya'aqov a empêché Dinah de devenir la femme de 'Essav. Il l'a cachée pour que 'Essav ne la voie pas et ne la demande pas en mariage. 'Hazal reprochent à Ya'aqov cette démarche, parce que Dinah aurait pu faire faire teshouvah (retour, repentir) à 'Essav. Dinah et Yossef sont, en un sens, presque la même chose : l'une naît chez Léah, l'autre chez Ra'hel, alors qu'auparavant c'était l'inverse. De la même manière que Ya'aqov a vu qu'au moment où Yossef est né il pouvait désormais partir de chez Lavan, parce qu'en quittant Lavan il allait devoir affronter 'Essav et qu'avec Yossef il avait de quoi l'affronter ; de même Dinah, qui est pratiquement la même chose que Yossef mais du côté féminin, aurait pu, d'une manière féminine et non de la manière de Yossef, influencer 'Essav, qui aurait alors pu faire teshouvah. L'histoire aurait évidemment été complètement différente, mais Ya'aqov n'a pas voulu, et 'Hazal critiquent ce refus de Ya'aqov.

Ya'aqov dit alors à sa mère que peut-être son père le tâtera, verra qu'il est un imposteur et qu'il sera à ses yeux comme un meta'te'a. Le terme a été traduit par « roué », mais on y entend aussi la même racine que to'eh, celui qui se trompe, qui s'égaré, c'est-à-dire un idolâtre. Ce qu'il récoltera alors, ce ne sera pas une berakhah, mais une qlalah (malédiction). Au point que son père refusera de lui donner même la berakhah qu'il doit recevoir, c'est-à-dire la berakhah de la spiritualité, s'il comprend qu'il a essayé de le tromper. En réalité, Ya'aqov ne veut pas y aller : non seulement il y a toutes les chances que cela ne marche pas, mais si cela ne marche pas, les conséquences seront très graves pour lui.

Sa mère lui répond : « *'Alay qilalatkha beni - sur moi ta malédiction, mon fils* ». On peut se demander s'il est possible de prendre sur soi la malédiction de quelqu'un. Le Midrash dit : Adam a fauté, mais n'est-ce pas sa mère qui a été maudite à sa place ? Il a commis une faute, mais au lieu de maudire Adam, ce qui a été maudit, c'est la terre (Bereshith 3, 17). La terre, c'est adamah ; c'est la mère d'Adam : elle sera maudite à cause de toi. Abba bar Kahana dit donc qu'il est normal que la mère soit maudite à cause du fils. Quand Rivqah dit : « Que ta malédiction vienne sur moi », cela semble conforme à ce que HaShem lui-même a dit. De même que c'est la mère d'Adam qui a pris la qlalah, de même ici. Rabbi Tsadoq traduit cela autrement : c'est à moi d'entrer et de lui dire que je corrigerai ce que Yits'haq voudra dire et que je mettrai les choses

au clair. Mais si elle peut le dire à ce moment-là, pourquoi ne le dit-elle pas tout de suite ? Elle explique qu'elle ne peut pas lui dire ce qu'elle sait et qui relève de la nevouah (prophétie). En revanche, lorsque Ya'aqov risque de recevoir une qlalah, elle se le permet : c'est un cas de force majeure, et il faut alors parler.

Le Midrash dit qu'il est allé prendre les chevreaux et les a amenés à sa mère, mais qu'il était contraint, abattu et en larmes. Le Gaon de Vilna explique que lorsque Rivqah dit à Ya'aqov : « *'Alay qilalatkha beni* », il faut lire autrement. Elle ne veut pas dire : « C'est sur moi la malédiction », mais au contraire qu'il n'y aura pas de malédiction. Car ta malédiction, c'est-à-dire les graves épreuves que tu devras affronter, elles sont dans 'alay : 'ayin, lamed, youd. 'Ayin comme 'Essav, lamed comme Lavan, et youd comme Yossef. Tu auras donc trois problèmes, mais tu n'auras pas de problème avec ton père. Le youd de 'alay n'est pas Yits'haq, c'est Yossef. Autrement dit, elle ne lui dit pas qu'elle prend la malédiction sur elle ; elle lui dit qu'il n'y aura pas de malédiction, que son père comprendra et ne le maudira pas. Effectivement, c'est ainsi que les choses se sont passées.

Midrash Toldoth 65, 16 : Rivqah prit les habits précieux d'Essav, son grand fils

Par la suite, dans le déguisement, un manteau va jouer un rôle fondamental. Rivqah prit les bigdei 'hamoudoth (habits précieux) de 'Essav, son fils aîné. Il faut s'arrêter sur cette précision. La Torah vient-elle soudain nous apprendre que 'Essav était le grand fils de Rivqah ? On le sait déjà depuis longtemps.

On avait vu plus haut qu'Israël appelle 'Essav son grand fils, et non son bekhor (premier-né). Le Midrash en déduit qu'ici aussi Rivqah appelle 'Essav son grand fils. Il appuie cela sur un verset du prophète 'Ovadyah.

Le prophète 'Ovadyah est un converti issu d'Edom, descendant de 'Essav, qui vivait à l'époque d'Eliyahou ha-Navi et servait comme intendant du roi A'hav. C'est lui qui avait caché deux fois cinquante prophètes lorsque A'hav et sa femme voulaient les faire périr (I Melakhim 18, 3-4). De 'Ovadyah, nous n'avons qu'un seul chapitre. Il fait partie des douze petits prophètes, non parce qu'ils seraient moindres que les autres, mais parce que nous avons conservé peu de leurs paroles, bien moins que pour Yeshayahou, Yirmeyahou ou Ye'hezqel. Celui dont il reste le moins est précisément 'Ovadyah, et sa prophétie porte sur 'Essav. C'est lui qui dit, au nom de HaShem, que 'Essav est petit : les hommes le croient grand, mais HaShem le déclare petit ('Ovadyah 1, 2). Ici pourtant, Rivqah le désigne comme son grand fils.

Pourquoi mentionner qu'il est grand ? Parce qu'il a convoité. Le Midrash emploie ce terme en lien avec les vêtements qualifiés de 'hamoudoth (précieux), établissant ainsi un jeu de mots entre 'hamoudoth et 'homed (convoiter). En réalité, il les a volés à

Nimrod. Or Nimrod est présenté dans la Torah comme un grand chasseur (Bereshith 10, 9), et 'Essav l'est lui aussi. Il s'agit donc de ce manteau-là.

Ce manteau est le vêtement que HaShem avait fait pour Adam ha-Rishon. Lorsque Adam et 'Havah se retrouvèrent nus, HaShem leur fit des vêtements (Bereshith 3, 21). Ce vêtement portait le parfum du Gan 'Eden (jardin d'Éden). C'est pourquoi, lorsque Yits'haq sentira Ya'aqov, il percevra un parfum de Gan 'Eden. Cela ne l'alerte pas. Même si l'on pense, comme il est vraisemblable, que Yits'haq savait, il se dira qu'il y a chez ce fils un parfum de Gan 'Eden. En réalité, Nimrod avait volé ce vêtement, qui était celui d'Adam, et 'Essav l'a volé au voleur. C'est ce que dit le Midrash.

Le Midrash cite encore un verset de Mishlei 12, 12 : le méchant convoite ce que prennent les méchants. Or ce vêtement, qui appartenait à 'Essav, le verset dit que Rivqah le gardait à la maison. Elle conservait chez elle un vêtement de son fils. Le Midrash demande alors : combien de femmes 'Essav avait-il épousées ? Il avait une maison remplie de femmes qui auraient dû garder ses vêtements. Mais il connaissait bien leurs mœurs et ne se faisait aucune illusion. Une chose vraiment précieuse, une chose 'hamouda (précieuse), il n'allait pas la laisser entre les mains de ses femmes cananéennes. C'est pourquoi il la laissait chez sa mère.

Rivqah va donc prendre ce vêtement, qui est un vêtement royal. 'Essav le portait lorsqu'il servait son père. La mitsvah de kiboud av (honneur dû au père) chez 'Essav est soulignée par la Guemara, et le Midrash rapporte la même idée. Rabban Shim'on ben Gamliel dit : toute ma vie, j'ai servi mon père, mais je n'ai pas accompli le centième de ce que 'Essav fit pour le sien. Moi, je servais mon père avec des habits usagés, puis, lorsque je sortais, je mettais des habits propres. 'Essav, lui, portait des habits royaux pour servir son père, parce qu'il pensait que l'honneur de son père exigeait qu'on se vêtît comme un roi. Ce même fils espère pourtant que son père mourra bientôt afin de pouvoir tuer son frère. Mais le service qu'il rendait à son père était un service royal.

Le Midrash explicite cette contradiction apparente au nom d'Abba bar Kahana, celui-là même qui avait dit qu'Adam avait fauté et que sa mère, la terre, avait été maudite. Il rapporte qu'au village de 'Hatayah se trouvait une bande de brigands qui avaient l'habitude de festoyer dans la synagogue chaque 'erev Shabbath (veille de Shabbath). Un jour, pendant qu'ils mangeaient, ils prirent des os et les jetèrent avec mépris sur un instituteur qui se trouvait là. Mais lorsque l'un d'eux fut à l'agonie, ses compagnons lui demandèrent à qui il voulait confier son fils. Ils pensaient qu'il le remettrait à l'un d'entre eux, mais il répondit : à l'instituteur. Ils s'étonnèrent : il a tant d'amis, et c'est l'instituteur qu'il désigne. C'est qu'il connaissait bien leurs mœurs. De même ici, combien de femmes 'Essav n'avait-il pas épousées ? Pourtant, c'était sa mère qui gardait ses habits, parce qu'il savait bien à qui il avait affaire.